

The University of North Carolina
at Greensboro

JACKSON LIBRARY



CG

No. 1096

UNIVERSITY ARCHIVES

HOOPER, SUZANNE BLUTEAU. *Connaissance de Péguy à travers ses oeuvres sur Jeanne d'Arc.* (1973) Directed by: Dr. Elizabeth Barineau. Pp. 81.

Joan of Arc's name appears in several of Charles Péguy's works. She is the main topic in five of these. The purpose of this thesis was to try to know Péguy by studying those five works, to discover his personality, his aesthetics, and his talent as a polemicist.

Péguy appears as an original writer who belonged to no philosophical or literary school. From the human point of view, he proudly linked himself with his fellow countrymen, the common people, and a certain group of men of his generation who tried to discover and to defend essential values: Christianity, culture and truth. He proclaimed the primacy of spiritual values, the strong basic qualities of the common people, the worthiness of work and poverty. Except for a few friends who collaborated with him in his literary career, he stood alone, and his life was essentially devoted to his work as a writer and publisher. He made many enemies among orthodox Catholics and among the intellectuals associated with the Sorbonne.

He was extremely confident in his own opinions and in his talent as a writer. For that reason, and because he had a deep sense of mission regarding the propagation of the values he associated with Joan of Arc, he was an implacable, punctilious, merciless polemicist who at times lacked fairness, and who wrote some lengthy arguments containing digressions.

In the works studied in this paper, which contain prose, free verse and regular verse, Péguy stands out especially because of his free verse. Depending upon the ideas being expressed, much variety appears in the rhythm which seems to have evolved from both prose and Alexandrines. Free verse was not used in the first works of the author. Péguy's style is also characterized by a sort of modified repetition which seems to be at one with the development of thought. Punctuation does not comply with the rules of French grammar. Some periods are added according to the fancy of the author; they slow down the reading process, and seem to be meant to force the reader to reflect upon the text.

As one reads the different works about Joan of Arc, one becomes more and more aware of the communion of thought that links Péguy with his heroine.

The reader also becomes aware of a deepening of Péguy's thoughts along the years. In 1897 his interest in Joan of Arc was mostly historical; in 1910 the interior life of the saint was the inspiration for a lyric masterpiece.

In all the works it is evident that Péguy believes intensely in what he writes, and that he is a very serious, austere writer who strives to inspire.

17

CONNAISSANCE DE PÉGUY À TRAVERS SES OEUVRES
SUR JEANNE D'ARC

by

Suzanne Hooper

A Thesis Submitted to
the Faculty of the Graduate School at
The University of North Carolina at Greensboro
in Partial Fulfillment
of the Requirements for the Degree
Master of Arts

Greensboro
1973

Approved by

Eliette Bouneau
Thesis Adviser

APPROVAL PAGE

This thesis has been approved by the following
committee of the Faculty of the Graduate School at The
University of North Carolina at Greensboro.

Thesis Adviser

Elizabeth Paivian

Oral Examination
Committee Members

Walter P. Smith

James C. Gohmert

Annunzio

September 14, 1972
Date of Examination

TABLE DES MATIÈRES

ACKNOWLEDGMENTS

INTRODUCTION

I wish to express my sincere thanks to the members of my Thesis Committee, Dr. James Atkinson, Dr. Russell Planck, and Dr. Roch Smith, and especially to my adviser, Dr. Elizabeth Barineau.

CHAPITRE I. — LE STYLE DE PÉOUY

CHAPITRE II. — LE STYLE DE PÉOUY

CONCLUSION

BIBLIOGRAPHIE

TABLE DES MATIÈRES

	Page
INTRODUCTION	1
Chapitre	
I. PÉGUY RÉVÉLÉ DIRECTEMENT PAR LUI-MÊME	9
II. PÉGUY RÉVÉLÉ À TRAVERS JEANNE D'ARC	21
III. PÉGUY POLÉMISTE	32
IV. LE STYLE DE PÉGUY	52
CONCLUSION	77
BIBLIOGRAPHIE	81

INTRODUCTION

Il y a quelques années j'eus à répondre à la question suivante: "Parmi tous les auteurs que vous avez étudiés, quel est celui dont vous partagez le plus les idées?" Ayant choisi Péguy, j'en vins à me rendre compte, d'une façon de plus en plus précise, combien, en effet, je partageais ses vues. Je résolus alors de continuer à lire ses oeuvres dont je n'avais jusqu'alors lu que des extraits choisis. Lisant pour mon plaisir, surtout dans les oeuvres poétiques, feuilletant ci et là dans les oeuvres en prose, je me rendis vite compte de la présence répétée de Jeanne d'Arc. De sa première oeuvre--"Domrémy," première pièce de Jeanne d'Arc, écrite en 1896 et 1897--à sa dernière--Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne, interrompue le 1^{er} août 1914 par la mobilisation générale--Péguy parle de Jeanne d'Arc, se sert de son exemple pour exprimer et illustrer ses pensées les plus profondes.

Avant même d'avoir terminé ses études, à l'Ecole Normale Supérieure, Péguy avait commencé une étude approfondie de la vie de Jeanne d'Arc, afin d'écrire une oeuvre dont elle serait le personnage principal. Il n'avait pas encore décidé quelle forme prendrait cette

oeuvre, mais il savait qu'il allait l'écrire, qu'il devait l'écrire. A la fin de l'année scolaire 1894-95, prenant comme prétexte une fatigue des yeux que sa myopie rendait croyable, il demanda un congé d'un an et alla chez sa mère à Orléans pour écrire "le bouquin prêt qui, bien ou mal, veut être écrit."¹ Sa première pièce, "Domrémy," fut écrite avant juin 1896, et le drame complet fut imprimé en 1897.

En 1910 Péguy, dont la Jeanne d'Arc était restée peu connue, entreprit d'écrire une oeuvre basée sur le drame de 1897, mais dont le titre différent donnerait au public l'impression d'une nouveauté. Empruntant le thème de la première partie de "Domrémy," il écrivit Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc. Se laissant entraîner par l'inspiration, il composa une oeuvre qui lui sembla trop longue et dont il retrança la fin. Cette dernière partie fut publiée posthument en 1926 sous le titre: Le Mystère de la vocation de Jeanne d'Arc.

En 1911 une oeuvre en prose importante, étroitement liée au Mystère de la charité de Jeanne d'Arc fut publiée. Dans Un Nouveau Théologien M. Fernand Laudet, réponse à une critique de M. le Grix publiée dans la Revue

¹Charles Péguy, Oeuvres poétiques complètes, Bibliothèque de la Pléiade (Paris: Gallimard, 1957), p. 6.

hebdomadaire, Péguy fournit lui-même des renseignements qui révèlent clairement sa pensée en ce qui concerne le Mystère.

Le 31 mars 1911, donc deux mois et demi après la publication du Mystère, Péguy avait dit à son ami Lotte: "Mon vieux, désormais toute ma production se réalisera dans le cadre de ma Jeanne d'Arc. Je vois une douzaine de volumes."² Ce projet ne se réalisa pas, mais des allusions à Jeanne d'Arc apparurent dans plusieurs de ses oeuvres suivantes: Victor-Marie, comte Hugo, à la fin de 1910; La Tapisserie de Sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc, deux ans plus tard, et qui avait été précédée, quelques jours avant sa publication aux Cahiers de la Quinzaine, par le poème Châteaux de Loire. L'année suivante, le nom de Jeanne d'Arc, associé à des idées chères à Péguy, apparut encore d'une manière significative dans L'Argent et L'Argent suite, et encore, en 1914, dans la toute dernière oeuvre de l'auteur.

Quand il fut question de choisir un sujet de thèse, mes pensées se dirigèrent tout naturellement vers Péguy parce que je suis convaincue qu'on apprécie mieux un auteur avec les pensées et les aspirations duquel on entre soi-même facilement en communion, et dont la lecture a déjà donné des heures de plaisir. Ensuite, parce que

² Charles Péguy, Lettres et entretiens, ed. by Marcel Péguy (2 vols.; Paris: Editions de Paris, 1954), I, 68.

l'oeuvre de Péguy est vaste et qu'il fallait limiter le sujet, mon intérêt se dirigea aussi naturellement vers Jeanne d'Arc dans cette oeuvre, puisqu'elle semble avoir tant dominé la pensée de Péguy. Sans doute faut-il ajouter à cette raison une autre, personnelle: le fait que je suis Orléanaise et que cela me fournit une raison de plus d'entrer en communion de pensée avec Péguy. Le 8 mai, j'ai souvent ressenti les regrets de Charles Péguy exprimés dans ces simples mots qu'il écrivit à son ami Joseph Lotte le 8 mai 1912: "C'est aujourd'hui la fête de Jeanne d'Arc à Orléans et je n'y suis pas."³

Les oeuvres de Péguy sur Jeanne d'Arc offrent aussi une certaine variété au point de vue des genres littéraires, ce qui permet une étude suffisamment étendue du style de l'auteur. Jeanne d'Arc, bien que trop longue pour être jouée, est un drame; le Mystère, malgré son titre qui évoque les grandes représentations théâtrales religieuses du Moyen Age, est fait pour être lu et est surtout une oeuvre lyrique; il en est de même du texte publié posthument; Un Nouveau Théologien M. Fernand Laudet est une oeuvre polémique en prose; Châteaux de Loire est un poème écrit en alexandrins. Donc, les cinq oeuvres principales sur Jeanne d'Arc, en plus d'être échelonnées tout au long de la carrière littéraire de Péguy, offrent l'intérêt de

³Marcel Péguy, Le Destin de Charles Péguy (Paris: Librairie Académique Perrin, 1946), p. 274.

procurer un assortiment de genres différents. De plus, la longueur totale de ces oeuvres ne me semble ni trop ambitieuse ni trop courte.

Un certain nombre de critiques ont essayé de découvrir Péguy à travers ses oeuvres, soit en étudiant celles qu'ils considéraient comme les plus significatives, soit en essayant de diviser sa vie en diverses périodes auxquelles ils ont tenté de rattacher tel ou tel ouvrage littéraire. Après avoir lu quelques-uns de ces textes critiques, j'ai été quelque peu étonnée par certaines des conclusions obtenues. Par exemple, en ce qui concerne la Jeanne d'Arc de 1897, Eugène Van Itterbeek, dans Socialisme et poésie chez Péguy de la "Jeanne d'Arc" à l'affaire Dreyfus, voit essentiellement l'oeuvre d'un socialiste, alors que Hans A. Schmitt, dans Charles Péguy, the Decline of an Idealist, écrit: "To say that Jeanne d'Arc was written by a socialist is patently meaningless."⁴ Il y a une tendance, chez un certain nombre de critiques, à aboutir à une conclusion sur Péguy qui semble être une catégorisation. Dans la préface de son Péguy, Romain Rolland écrit:

Chacun le lit--son art, son âme--avec ses yeux, et chacun est enclin à récuser les yeux des autres.

⁴Eugène Van Itterbeek, Socialisme et poésie chez Péguy de la "Jeanne d'Arc" à l'affaire Dreyfus (Paris: Cahiers de l'Amitié Charles Péguy, 1966), pp. 121, 129, 220, 221, 223; Hans A. Schmitt, Charles Péguy, the Decline of an Idealist (Baton Rouge: Louisiana State University Press, 1967), p. 69.

L'un voit en Péguy le catholique, l'autre l'hérétique, le troisième le penseur libre, celui-ci le soldat de la République, celui-là le précurseur de je ne sais quel national socialisme. Que n'a-t-on fait de lui! Son propre fils (l'aîné) le baptise raciste chrétien."⁵

Il est évident que ces remarques présagent un danger pour tous ceux qui veulent se lancer eux-mêmes à la découverte de Péguy, le même danger pour tous. Il est bon de bien s'en rendre compte et d'avancer à pas prudents. Il suffit d'avoir lu une seule fois Un Nouveau Théologien M. Fernand Laudet pour comprendre que le genre d'étiquetage auquel se sont livrés certains critiques est tout à fait contraire aux principes de Péguy, de celui qui, au sujet de ce qu'il considérait comme un mauvais choix de mots, s'exclamait envers M. Laudet: "Quel goût, quelle volonté de parler improprement, de se tromper de registre, quelle obstination à vouloir, à se condamner à parler improprement ..."⁶

Il existe à Orléans, rue du Tabour, un musée-bibliothèque connu sous le nom de Centre Charles Péguy qui est l'endroit idéal pour commencer une étude sur Péguy. Les cinquante et une vitrines offrent, dans l'ordre chronologique, une série de documents très intéressants pour tous ceux qui veulent apprendre à mieux connaître Péguy. Le long des murs des deux salles d'études, des

⁵Romain Rolland, Péguy (2 vols.; Buenos Aires: Vian-Feugère, 1946), I, 11.

⁶Charles Péguy, Oeuvres en prose 1909-1914, Bibliothèque de la Pléiade (Paris: Gallimard, 1961), p. 981.

armoires métalliques contiennent des documents inédits. On peut s'y procurer des livres et des brochures sur Péguy. L'excellent catalogue rédigé par M. Auguste Martin, conservateur du Centre: Charles Péguy, l'homme et l'oeuvre, permet au visiteur de s'orienter avec succès dans le centre. Aux murs, des photographies, des documents et quelques citations importantes permettent de s'imprégner de l'esprit de Péguy. J'y ai passé quelques heures fructueuses.

Le texte utilisé pour cette étude est celui des oeuvres complètes de Péguy de la Bibliothèque de la Pléiade. Deux des trois volumes contiennent les oeuvres étudiées ici: Oeuvres poétiques complètes et le deuxième volume des Oeuvres en prose qui contient ce qui fut publié de 1909 à 1914.⁷

Si j'ai décidé de ne pas tenir compte des opinions des critiques à cause de leur subjectivité, j'ai cru bon, par contre, de lire quelques biographies écrites soit par le fils aîné de Péguy, soit par quelques-uns de ses amis qui furent aussi ses collaborateurs.

Cette étude a pour but d'apprendre à connaître Charles Péguy de plusieurs points de vue: sa personnalité, ses croyances, ses opinions, ses qualités de polémiste et de poète, son évolution au cours des années allant de

⁷Toutes les citations des oeuvres de Péguy viennent de cette édition et sont identifiées par l'usage de parenthèses dans le texte.

1895--quand il commença à rédiger sa Jeanne d'Arc--
jusqu'à 1912--l'année où il composa Châteaux de Loire.
Ces dates comprennent pratiquement toute la carrière
d'écrivain de Péguy.

En ce qui concerne les oeuvres dont le thème
principal n'est pas Jeanne d'Arc, mais qui contiennent
des allusions significatives à la jeune Lorraine, seuls
les passages ayant rapport à cette étude ont été
considérés.

CHAPITRE I

PÉGUY RÉVÉLÉ DIRECTEMENT PAR LUI-MÊME

Dans les cinq oeuvres choisies pour cette thèse, Péguy se révèle parfois directement et parfois indirectement. Il se révèle directement dans Un Nouveau Théologien M. Fernand Laudet. Dans un bon nombre de passages il n'est pas nécessaire d'interpréter ce qu'on lit afin de connaître l'auteur; il s'exprime avec une grande précision au sujet de lui-même, de ses pensées, de ses opinions, de ses croyances.

Il est intéressant de noter que, dans cette révélation directe, Péguy n'emploie que quelques fois la première personne du singulier; par contre, il emploie beaucoup plus librement le mot "nous." Cela signifie évidemment qu'il s'associe à d'autres, qu'il reconnaît faire partie de certains groupes dont les membres partagent certaines caractéristiques. Dans chaque cas, il s'exprime avec fierté comme membre de ce groupe; on sent sa grande loyauté envers le groupe, son esprit de solidarité.

D'abord il se proclame Français, membre d'une race différente des autres, d'un peuple qu'il qualifie de "rare, unique, éminent" (p. 1053). Il parle de "la bonne race, la saine race française (p. 988). Il a des

raisons précises pour louer cette race: il a étudié les Français; il les a étudiés dans une situation unique où, loin de toute contrainte sociale, ils sont eux-mêmes: au régiment. "L'homme n'est jamais libre qu'au régiment" dit-il (p. 988). Comment les a-t-il trouvés ces hommes qu'il appelle "nos Français" (p. 988)? Ce sont des hommes fiers, ayant un grand sens de l'honneur, très sensibles à la manière dont on les traite, facilement encouragés, facilement découragés. Après avoir ainsi caractérisé le type français, Péguy conclut: "tel est le Français, tel est le peuple, tels nous sommes" (p. 988).

Ce mot "peuple" semble être un des mots favoris de Charles Péguy. Dans le paragraphe 138, on le relève vingt fois. Péguy y explique ce mot en faisant un contraste entre le peuple d'une part, et les hommes d'Etat, les hommes publics, les fonctionnaires, les intellectuels d'autre part. Il dit ne faire confiance qu'au peuple. Il dit que quand on cherche à établir l'authenticité d'un héros ou d'un saint, seul le témoignage du peuple compte. Il glorifie le peuple qui représente d'après lui ce qui est réel, ferme, profond. Il loue son humilité de coeur, liée à son humilité de situation. Il est lui-même fier de ses origines, de son père qui était menuisier, de sa mère qui était rempailleuse de chaises, de sa grand'mère qui ne savait pas lire. Il insiste sur les humbles origines paysannes de Jeanne d'Arc. "Nulle Jeanne d'Arc n'est historique, nulle Jeanne d'Arc n'est dans le tissu de la

réalité de l'histoire qu'une Jeanne d'Arc profondément et éternellement peuple" (p. 901). Et puis, Dieu aime les humbles. "Tout le monde sent bien que les pauvres et les obscurs sont les favoris dans le royaume de Dieu" (p. 925). Ces petites gens qu'il aime tant, Péguy en peuple le ciel: "Le ciel est un ciel de petites gens" (p. 913).

Car Péguy croit au ciel, Péguy est chrétien. Il y a ceux qui le voient élevé catholique, puis athée, puis professant un catholicisme peu orthodoxe qui a donné source à des spéculations concernant ses croyances. Certains voient en lui un homme qui a beaucoup changé au point de vue de la foi; d'autres font remarquer qu'après avoir dit à son ami Lotte en 1908: "je suis catholique,"⁸ il ne fit ni régulariser son mariage par l'Eglise, ni baptiser ses enfants. Il faut considérer ce que dit Péguy lui-même. D'abord il y a le "nous chrétiens" du tout début de Un Nouveau Théologien M. Fernand Laudet, où il exprime l'importance qu'il attribue au surnaturel et à la sainteté (p. 901). Plus loin dans le texte, passant du "nous" au "je," on trouve une clarification des idées personnelles de Péguy: "J'ai parlé souvent de l'Eglise, de la communion. Je ne me sens pleinement à moi, je ne touche vraiment le fond de ma pensée que quand j'écris la

⁸Péguy, Lettres, p. 57.

chrétienté. Alors je vois à plein ce que je dis" (p. 1063). On retrouve le "nous" quand il accuse M. Laudet et sa clique de craindre que leur foi ne semble ridicule s'ils croient, par exemple, que Jeanne d'Arc entendit des voix célestes. Il leur dit avec une franchise assez brusque: "Vous n'êtes point de chrétienté. Nous qui sommes de chrétienté nous sommes naïfs et de candeur" (p. 972). Péguy croit avec la confiance sans artifice d'un enfant, une confiance qu'il partage avec d'autres grands noms de la chrétienté. Que certains le trouvent bête? Peu importe, car alors "nous sommes aussi bêtes que saint Augustin et que saint Paul, que saint Louis et que saint François, et que Jeanne d'Arc, et pourquoi pas le dire, que Pascal et que Corneille"(p. 972).

Dans ce même texte où Péguy se révèle si directement, si clairement, on découvre d'autres renseignements en ce qui concerne ce christianisme auquel Péguy dit appartenir; il l'appelle "ce christianisme peuple," l'opposant à un christianisme de "bourgeois éclairés," "plus élégant" (p. 904). Pour lui les qualités fondamentales d'un chrétien sont nécessairement les qualités fondamentales du peuple, et ceux qui sont différents du peuple, contre le peuple, ne peuvent se qualifier d'être chrétiens. Il dit qu'on ne peut pas supprimer de la chrétienté "la pauvreté, le travail, la famille, ces trois piliers de toute vie ... " (p. 954).

Péguy changea-t-il vraiment au cours des années en ce qui concerne la foi chrétienne? Peut-on dire qu'il perdit la foi et qu'il se reconvertit plus tard à la religion de son enfance? Ses paroles: "J'ai retrouvé ma foi,"⁹ adressées à Lotte en septembre 1908 sont bien connues. D'autre part, dans Notre cher Péguy, Jérôme et Jean Tharaud nous font part de la réaction étonnée de ses camarades socialistes au moment de la publication du Mystère de la charité de Jeanne d'Arc. Pour répondre à ces questions, il semble logique d'écouter ce que dit Péguy lui-même:

Je ne puis parler naturellement que pour moi et pour ceux de ma race spirituelle parmi ceux de ma race charnelle. C'est par un approfondissement constant de notre coeur dans la même voie, ce n'est nullement par une évolution, ce n'est nullement par un rebroussement que nous avons trouvé la voie de chrétienté. Nous ne l'avons pas trouvée en revenant. Nous l'avons trouvée au bout ... Notre préfidélité invincible, notre jeune préfidélité aux moeurs chrétiennes, à la pauvreté chrétienne, aux plus profonds enseignements des Evangiles, notre obstinée, notre toute naturelle, toute allante préfidélité secrète nous constituait déjà une paroisse invisible (pp. 1054-55).

Et le socialisme de Péguy? pourrait-on demander après toute cette insistance sur son christianisme. Dans le Laudet il est question de "notre socialisme" (p. 1032). Y a-t-il un paradoxe entre un Péguy socialiste et un Péguy chrétien? Sans vouloir approfondir la question du socialisme de Péguy qui se rapporte surtout à des oeuvres qui ne sont

⁹Ibid.

pas considérées dans cette thèse, il faut tout de même poser la question de la relation du socialisme de Péguy au christianisme. Là encore la réponse est fournie par l'auteur: "notre socialisme était un socialisme mystique et un socialisme profond, profondément apparenté au christianisme, un tronc sorti de la vieille souche, littéralement déjà, (ou encore), une religion de la pauvreté" (p. 1032). Quand, avec une certaine nostalgie, il revit en esprit les quelques années qui précédèrent l'affaire Dreyfus, il écrit: "un socialisme jeune homme venait de naître. Un christianisme ardent, it faut le dire, profondément chrétien, profond, ardent, jeune, grave venait de naître. On le nommait lui aussi assez généralement 'catholicisme social'" (p. 1045). Il est donc clair que, pour Péguy, il y a une parenté étroite entre les deux mots "socialisme" et "christianisme." Ses amis Jérôme et Jean Tharaud l'ont bien exprimé ainsi: "Ce socialisme de Péguy ressemblait beaucoup plus au socialisme de saint François qu'à celui de Karl Marx. C'était une disposition de coeur, une conception évangélique qui venait du fond de son enfance."¹⁰ Et encore: "le socialisme de Péguy, c'étaient l'amour, le respect de ces petites gens et des antiques vertus qu'ils gardaient"¹¹ et: "la solidarité

¹⁰Jérôme et Jean Tharaud, Notre cher Péguy (2 vols.; Paris: Plon, 1926), I, 19.

¹¹Ibid., p. 21.

tenait la place de la charité chrétienne ... elle s'éprouvait par le coeur."¹²

Mais Péguy ne parle pas exclusivement de ces questions. Il se considère comme membre d'autres groupes qui sont différents de ceux mentionnés jusqu'ici. C'est avec une vraie dévotion filiale qu'il écrit: "car nous sommes, nous nous vantons d'être, comme dit Homère, des vieux fils de l'Université" (p. 1045). Il y a dans le Laudet un passage où il se rappelle, avec une certaine tendresse nostalgique, les "trois merveilleuses années" de Sainte-Barbe et de Louis-le-Grand (p. 1045). Il énumère les noms des camarades qui lui étaient chers alors, qui lui sont toujours chers, tous toujours liés par une amitié fidèle: Lotte, les frères Tharaud, Deshairs, Roy, Peslouïan, Baillet, Riby, Poisson (p. 1044). Et puis Marcel Baudouin, le camarade le plus cher alors, décédé jeune, dont il honora et immortalisa la mémoire en signant sa Jeanne d'Arc Marcel et Pierre Baudouin. C'est d'eux surtout qu'il s'agit quand il parle de "notre génération" (p. 1054). Il loue cette génération qui a "toujours continué dans le même sens" (p. 1053). Mais il tient à préciser qu'il n'est pas vain dans ses louanges, qu'il ne veut pas dire que sa génération est meilleure que les autres, mais qu'elle est unique, tout comme d'autres générations de Français furent uniques (p. 1054).

¹²Ibid., p. 245.

C'est surtout vers Lotte que ses pensées se tournent, vers ce cher Lotte qui publia le "Communiqué" de Péguy dans son Bulletin des professeurs catholiques de l'Université à Coutances, le 20 juillet 1911, communiqué qui était la réponse à l'article de M. le Grix dans la Revue hebdomadaire dont le directeur était M. Laudet. Ce dernier ayant pris la défense de M. le Grix, Péguy ajouta au "Communiqué" un texte assez long; ainsi fut écrit un Cahier d'environ trois cents pages intitulé: Un Nouveau Théologien M. Fernand Laudet. Lotte était professeur de grammaire; Péguy, tout en évoquant la fidélité de son ami Lotte, mentionne qu'il aurait bien pu lui aussi devenir professeur, et qu'il aurait été heureux et satisfait dans cette profession qu'il estime au plus haut degré: "J'exercerais ce métier d'enseigner, un des plus beaux, le plus beau peut-être qu'il y ait, que j'aime passionnément" (p. 1046).

Mais, à cause de "responsabilités publiques" (p. 1046) il se mit à écrire, et ce sont les Cahiers de la Quinzaine qu'il aime avec ardeur. Il est fier de sa tâche, mais il souffre beaucoup des attaques dont il est l'objet: "Tout ce que nous demandons, nous autres écrivains, nous autres producteurs, ... c'est de travailler tranquilles" (p. 1008). N'a-t-il pas déjà dit que le Français est sensible à l'injure? Il parle de son "deuxième apprentissage, (le seul qui compte, l'apprentissage

de la méchanceté des autres)" (p. 1008). "Les autres," dans son cas, c'est ce qu'il appelle le "Parti Intellectuel." C'était un groupe de "Sorbonnards," de la génération précédant celle de Péguy et dont, d'après lui, le chef était Ernest Lavisse. Péguy les accuse d'avoir accaparé tous les postes importants du gouvernement et de l'enseignement, autrement dit d'être des usurpateurs tout puissants (p. 1020). Il les accuse aussi d'être bas et médiocres (p. 1061), et même "contre l'intelligence" (p. 1019). L'expression "les docteurs de la terre," répétée à plusieurs reprises dans Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc, se rapporte à eux. Car Péguy voit une grande similarité entre le "Parti Intellectuel" par lequel il se sent persécuté, et les juges corrompus qui condamnèrent Jeanne d'Arc; ce genre d'hommes existe dans toutes les générations:

Il faudrait avoir bien peu d'histoire pour ne pas saluer dans les Docteurs les représentants du perpétuel Parti Intellectuel, dans les Docteurs de Rouen les successeurs des Docteurs juifs, les légitimes ancêtres de notre Parti Intellectuel. Faut-il ajouter que ceux de Rouen et d'ailleurs avaient reçu en appoint un fort contingent de la Sorbonne (p. 1065).

Péguy reproche aussi à ces faux intellectuels leur mauvais jugement au point de vue des grands auteurs et, chemin faisant, révèle ses goûts personnels. N'a-t-il pas entendu un "Sorbonnard" dire à un autre qu'il en avait assez de Corneille et de Racine et qu'il voudrait

qu'on se débarrasse d'eux (p. 995)? N'a-t-il pas l'exemple de M. Rudler qui loue M. Lanson en des termes qui devraient être réservés aux grands auteurs classiques? Péguy en vient à conclure que ces "Sorbonnards" seraient incapables de reconnaître un vrai génie littéraire s'il venait à se présenter, un génie comme Eschyle, Pindare, Sophocle, Platon, Virgile, Ronsard, du Bellay, Descartes, Corneille, Pascal, Racine, Marivaux, Lamartine, Hugo, Vigny, Michelet, Musset (p. 994). Quelle situation déplorable! Il dit que les membres du "Parti Intellectuel" le détestent, et il considère cela comme un grand honneur, mais il n'en souffre pas moins!

Péguy souffre; Péguy a connu la souffrance. Il ne semble pas croire au bonheur ici-bas. Il dit que l'humanité n'a pas changé au cours des siècles, qu'il y a autant de malheur de son temps qu'il y en avait du temps de Jeanne d'Arc; et il parle de "ce masque de stoïcisme que nous portons tous, qui chez tous recouvre les plus profondes détresses" (p. 982).

Mais il accepte la souffrance que produit la méchanceté des autres plutôt que de se courber. Bien sûr il se défend, mais il continue dans la même voie, sans changer, sans se laisser influencer, sans jamais rebrousser chemin, étant fidèle à lui-même; et il conseille: "que chacun soit proprement ce qu'il est. L'être qu'il est. Et le plus profondément qu'il le peut. Alors on peut causer.

Alors on peut voir. Alors on peut être" (p. 1017). Il a le plus grand respect pour la vérité, le vrai. C'est pour cela qu'il admire tant Joinville qui fut le chroniqueur fidèle de saint Louis. Et il précise son attitude envers Jeanne d'Arc:

Je suis le chroniqueur et ne veux être que le chroniqueur ... Le chroniqueur est le témoin historique. Le témoin de l'être et de l'événement ... Ma situation envers Jeanne d'Arc est exactement celle de Joinville envers saint Louis. Je veux me classer, au rang que je pourrai, dans la haute lignée de nos chroniqueurs et de nos témoins (pp. 1078-79).

Il souligne le fait que Joinville ne fut pas toujours en présence de saint Louis, ne fut pas toujours un témoin visuel des événements qu'il rapporte, et que pourtant son témoignage est vrai. Donc en se documentant d'une façon minutieuse, consciencieuse, lui, Péguy, peut aussi être le chroniqueur fidèle de Jeanne d'Arc. Dans la Notice des Oeuvres Poétiques complètes, Marcel Péguy donne la liste des documents que son père étudia avant de commencer son travail d'écrivain proprement dit: la Jeanne d'Arc d'Henri Wallon, les Aperçus nouveaux sur l'histoire de Jeanne d'Arc de Jules Quicherat, les Procès de Condamnation et de Réhabilitation de Jeanne d'Arc dite la Pucelle, du même auteur, ouvrage en cinq volumes que Péguy mentionne dans le Laudet comme étant une de ses sources, et l'Histoire de Charles VII de M. Vallet de Viriville (p. 5). Marcel Péguy indique même les dates auxquelles ces livres furent empruntés par son père à la

bibliothèque de l'Ecole Normale Supérieure. On voit donc que Charles Péguy se prépara très sérieusement à faire un bon travail de chroniqueur. Une fois le travail de préparation accompli, Péguy se rendait très bien compte de l'importance d'une fidélité absolue à l'histoire:

Pour moi je ne mets rien au-dessus du chroniqueur, -- dans l'ordre de la relation s'entend. C'est un office propre. C'est un ordre de fidélité propre. C'est peut-être l'ordre de fidélité où je sens bien que je ne serai jamais infidèle. Je suis incapable de mentir par écrit (p. 1085).

Ainsi, grâce à cette révélation directe de lui-même dans le Laudet, Péguy devient facilement réel pour le lecteur. Sa franchise sérieuse le livre au lecteur. Mais tout cela ne suffit tout de même pas. Si on aime Péguy, on veut le connaître davantage. Alors on essaie d'interpréter d'autres passages, d'autres oeuvres, afin de mieux comprendre et de mieux découvrir l'auteur.

CHAPITRE II

PÉGUY RÉVÉLÉ À TRAVERS JEANNE D'ARC

Pour essayer de comprendre Péguy, il est essentiel de réfléchir sur la place qu'occupe Jeanne d'Arc dans son oeuvre. Il est utile de remarquer que le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc est son oeuvre la plus importante, non seulement parce que c'est celle qui attira l'attention des critiques, mais aussi parce que, après sa publication, Péguy avait l'intention de composer plusieurs oeuvres autour de Jeanne d'Arc. Le 31 mai 1910 il dit en effet à son ami Lotte en parlant de ces volumes à venir: "Je peux tout mettre là-dedans. Songe donc, la guerre, le roi, la politique, la Sorbonne ..."¹³ Il semble donc que, dans l'esprit de Péguy, il y avait un parallélisme suffisant entre le vingtième et le quinzième siècles pour qu'il puisse exprimer ses pensées les plus chères autour de Jeanne d'Arc. Nous avons déjà vu que Péguy affirmait que, fondamentalement, la nature humaine n'avait pas changé pendant cet écart de cinq siècles. Il dit aussi dans le Laudet que la chrétienté est toujours la même (p. 961).¹⁴ Nous savons déjà qu'il comparait le "Parti

¹³Péguy, Lettres, p. 68.

¹⁴Toutes les pages indiquées dans le deuxième chapitre se rapportent au Laudet.

Intellectuel" de son temps aux juges de Jeanne d'Arc.

Quant à la guerre, Péguy s'exprime ainsi: "Ce n'est plus la guerre de cent ans. C'est à l'heure qu'il est une guerre de deux cents ou de cent cinquante et des années" (p. 967).

Il la considère comme une "guerre sainte" (p. 967).

Jeanne d'Arc, en bonne chrétienne, luttait contre le mal; au début du vingtième siècle, tout chrétien est un soldat qui doit combattre les infidèles. Nul ne peut échapper à cet état de guerre perpétuelle (p. 968).

Que représente Jeanne d'Arc dans ce tableau, face à face à des problèmes énormes? "Elle fut une fleur de vaillance française, de charité française, de sainteté française. Elle fut une fleur de la race chrétienne et de la race française, une fleur de chrétienté, une fleur de toutes les vertus héroïques" (p. 1066). Voilà ce que Péguy admire, les vertus qu'il considère comme les plus importantes, celles qui permettent d'être victorieux en tous temps. Ce passage indique clairement ce que Péguy considère comme des valeurs essentielles:

A. La chrétienté: il accuse M. Laudet de trahison pour avoir porté atteinte à la foi et à la chrétienté (p. 1017), et s'engage avec lui dans une violente bataille de mots.

B. Les qualités de Française de Jeanne: on sait que, d'après Péguy, Français signifie éminent.

C. La vaillance de Jeanne: Péguy a montré combien il estimait cette vertu par sa propre vie, exemple de courage, de persévérance courageuse, refusant de se mettre du côté des tout-puissants du siècle parce qu'il désapprouvait leurs principes.

D. La charité: pour Péguy c'est l'amour des petites gens, un amour plein d'estime et de respect.

E. La sainteté: n'est-il pas juste de dire que Péguy aspirait à la sainteté, lui qui écrivit à son ami Baillet, moine bénédictin: "je me sou mets moi-même dans le siècle à des règles si sévères de moeurs, de travail, de prière, de misère, et de pauvreté."¹⁵

On peut maintenant poser une question plus précise: pourquoi Jeanne d'Arc domine-t-elle l'oeuvre de Péguy? Les frères Tharaud ont très bien répondu à cette question en disant que quand il "voulut donner expression aux idées et aux sentiments qu'il avait acquis avec l'âge, il reconnut très vite que ces sentiments et ces pensées avaient trouvé une forme sublime dans [Jeanne d'Arc]."¹⁶

Jeanne d'Arc existait dans l'esprit de Péguy avant même que ses idées se développent clairement, simplement parce qu'il était Orléanais. Jeanne d'Arc est constamment présente à Orléans; il y a la grande statue équestre qui domine la place principale de la ville; il y a une autre

¹⁵Péguy, Lettres, p. 63.

¹⁶Tharaud, Péguy, I, 107.

belle statue de Jeanne debout dans la cour de l'hôtel de ville; jusqu'en 1940 il y avait "la maison de Jeanne d'Arc," rue du Tabour--en réalité la maison de Jacques Boucher chez qui Jeanne résida pendant le siège de 1429; il y a aussi l'emplacement des Tourelles au bord de la Loire; il y a surtout les fêtes de Jeanne d'Arc le 7 et 8 mai, avec l'embrasement des tours de la cathédrale, le grand cortège commémoratif dans lequel une jeune fille de la ville, en armure, personnifie Jeanne d'Arc, entourée de pages et de gardes du corps en costumes du quinzième siècle; plus tard vient le grand défilé militaire; le matin du 8 mai est introduit au son joyeux et solennel des cloches de toutes les églises qui chantent à toute voix la gloire et la grandeur de la Pucelle. "Orléans qui êtes au pays de Loire ..."¹⁷ Orléans se rappelle. Et Péguy, plus que tout autre Orléanais, plus que tout autre Français sans doute, ressentit la grandeur de l'heroïsme et de la sainteté de Jeanne. Dans Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc il essaie, à pas respectueux, de pénétrer le secret de cette sainte grandeur. C'est son oeuvre principale. Si l'on considère les autres oeuvres concernant Jeanne d'Arc et si on les compare au Mystère, on voit que le Mystère est le développement et l'approfondissement des deux premiers actes de la première partie de "Domrémy," première pièce de Jeanne d'Arc; que Le Mystère de la vocation de Jeanne

¹⁷ Charles Péguy, Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc, dans Oeuvres poétiques, p. 525.

d'Arc, retranché du premier Mystère, développe et approfondit le reste de la première partie de "Domrémy"; que le Laudet est une réponse aux attaques de M. le Grix et de M. Laudet en ce qui concerne le Mystère de la charité, et que la première partie du Laudet--le "Communiqué"--est, dans les mots mêmes de Péguy, une "introduction en forme à mes Mystères de Jeanne d'Arc" (p. 1042); Les Châteaux de Loire sont très courts et suggèrent une petite couronne ajoutée à l'ensemble des oeuvres sur Jeanne d'Arc.

En vue de toutes ces considérations, il semble logique d'accorder une place de choix au Mystère de la charité quand on considère l'attitude de Péguy envers Jeanne d'Arc.

Le Mystère est une étude de la vie intérieure de Jeanne, du développement de sa sainteté, de sa vocation avant ses voix. Combien d'auteurs choisiraient un tel sujet? Combien pourraient en faire une belle oeuvre, une oeuvre classique? Il faut que l'auteur ait lui-même une vie spirituelle intense, une foi profonde, un certain mysticisme, car où se tourner pour créer une telle oeuvre qui soit vraie, qui soit fidèle, qui soit réelle, sinon en soi-même?

Et puis il y a dans le Mystère la longue méditation sur la Passion de Jésus Christ. C'est une méditation sentie, touchante, qui force le lecteur à sentir plus pleinement le degré de mysticisme de Péguy.

Dans cette méditation on remarque des expressions tirées directement des "Litanies de la Sainte Vierge": "Rose mystique," "Tour d'ivoire," tout comme dans le Laudet on relève des expressions venant des "Litanies du Saint Nom de Jésus":

Par votre Résurrection;
 Par votre Ascension;
 Par vos joies;
 Par votre gloire;

(p. 1092)

Dans le Mystère encore, il y a les expressions: église "militante," église "souffrante," église "triomphante," empruntées au vocabulaire du catéchisme (p. 428). Cela prouve l'influence marquée, prolongée, durable de la formation catholique que Péguy avait reçue quand il était petit garçon dans les classes de catéchisme de la paroisse Saint-Aignan à Orléans. Dans le Mystère il évoque même le nom d'un prêtre de cette paroisse, le Père Barbet, le nommant comme curé de Domrémy, prenant une petite licence littéraire afin de mettre un peu plus de lui-même, de son passé, dans son oeuvre.

On s'étonne presque de cette toute petite erreur voulue; on a tellement l'habitude de la fidélité parfaite de l'auteur. Cela semble si vrai, si juste de dire que Péguy est fidèle. Comment comprendre, sinon comme un immense témoignage de fidélité, la signature à la fin de la Jeanne d'Arc: Pierre Baudouin, celle à la fin de la dédicace: Marcel et Pierre Baudouin, et aussi la dédicace du Mystère de la charité: "Non seulement à la mémoire mais

à l'intention de Marcel Antoine Baudouin"? Bien sûr Péguy était obligé de publier sous pseudonyme en 1897 parce qu'il était boursier, mais il choisit le nom de Baudouin pour honorer la mémoire de son ami fidèle, décédé le 25 juillet 1896. Au début du mois précédent, Péguy avait remis à son ami le manuscrit de "Domrémy." On ne sait pas combien Marcel Baudouin inspira ou assista Péguy, mais on voit que Péguy n'oublia pas.

Dans le premier chapitre on a parlé de la fidélité de chroniqueur de Péguy et de ce qu'il appelle sa "préfidélité" de chrétien. "Fidélité" semble être un de ses mots favoris; par exemple quand il dit que la vie de Jeanne d'Arc imita fidèlement celle de Jésus-Christ, il s'exprime ainsi: "Je montrerai ... combien cette fidélité est fidèle" (p. 1070).

Jeanne d'Arc est un exemple parfait de fidélité: à ses aspirations, à la volonté de Dieu, à sa patrie. Dans le Mystère elle exprime à plusieurs reprises sa surprise choquée à l'abandon de Jésus par ses disciples. Elle est convaincue qu'elle ne l'aurait pas abandonné, que ses amis, ses compatriotes, les saints qu'elle admire, les Français de l'histoire qu'elle admire ne l'auraient pas abandonné. De la page 491 à la page 516, cette pensée semble être une idée fixe qui s'exprime comme un refrain.

Dans le Laudet Péguy accuse M. Fernand Laudet de trahison. Or, quel mot est plus éloigné de "fidélité" que

"trahison"? D'après Péguy, cette trahison est double: envers la foi et la chrétienté--on l'a déjà considérée-- et envers les "humanités" (p. 1018), la "culture" (p. 1023). C'est vers cette époque que Jean Richepin, poète et auteur dramatique, membre de l'Académie Française, devint président d'une "ligue pour la culture française" dont Péguy devint vice-président. Cette ligue fut fondée "pour la défense du français, du latin, et du grec" (p. 1023). Péguy fait quelques remarques intéressantes en ce qui concerne ces langues. Le grec? "La parole de Dieu est plus intelligente en grec. Plus platonicienne. Et plus philosophe" (p. 1089). En ce qui concerne le latin, Péguy "voit une certaine accointance" entre cette langue et le rite de l'Eglise. Il dit que parfois un mot latin donne l'impression "qu'il est la seule voix qui pût ainsi garder pour tous les temps la parole éternelle" (p. 1089). Il déplore les traductions faibles, molles, sans vigueur des Evangiles en français (p. 1090). Non pas, dit-il, que le français n'ait pas sa perfection, son usage de choix; comme preuve, il donne les Procès de Jeanne d'Arc et les Mémoires de Joinville. Ce qu'il reproche avec tant de force à M. Laudet, ce qui, à ses yeux, mérite le mot "trahison," ce sont les altérations que M. Laudet fait au texte de M. le Grix, critiqué par Péguy; comme dans le cas d'une mauvaise traduction, c'est un affaiblissement qui change complètement le sens. De plus, quand Péguy accuse

M. Fernand Laudet de trahison envers la culture, de "détournement des consciences classiques," il lui reproche de déformer, de changer l'histoire de France, de vouloir rejeter une page magnifique de l'histoire en la soupçonant d'être en partie de la légende, en dénonçant les "voix" de Jeanne comme des hallucinations, des projections de sa vie intérieure. Péguy insiste sur le fait que l'histoire de Jeanne d'Arc est un fait historique, comprenant des détails précis. Quand on parle des voix, "on veut dire saint Michel, sainte Catherine et sainte Marguerite" (p. 956). Dieu est intervenu dans l'histoire en se servant de Jeanne comme instrument; la fille de Lorraine représente l'union mystique de Dieu et de l'humanité, de Dieu et de la race française. Rejeter cela ou le déformer? C'est vraiment trahir l'histoire, la culture, la chrétienté. C'est parce que Péguy croit fermement les détails de cette page de l'histoire qu'on lit dans la "Prière d'insérer" du Mystère de la charité, réédition Plon, que le lecteur verra dans l'oeuvre comment "la plus grande histoire du monde, et la plus belle" est arrivée. Cette histoire est trop sublime pour qu'on ose en changer le moindre détail.

Un fait qui contribue beaucoup à rendre l'histoire de Jeanne d'Arc si unique, selon Péguy, c'est le parallélisme entre la vie, les souffrances et la mort de Jeanne, et la vie, la Passion et la mort de Jésus (pp. 1069-70). Il trouve cela saisissant. Il qualifie la vie de Jeanne de

"représentation mystique" de la vie de Jésus, et il dit que cette représentation mystique est "la grande régulation interne de son oeuvre" (p. 934). Cela explique la place proéminente donnée à la Passion de Jésus dans Le Mystère de la charité. Cette méditation, loin de nuire à l'unité de l'oeuvre, en est un élément essentiel. Jésus-Christ mourut pour sauver l'humanité; dans le Mystère Jeanne s'offre volontairement à la souffrance en osant espérer sauver les damnés. Ce parallélisme est l'introduction à cette longue méditation

S'il y a une liaison spéciale de Jeanne à Jésus, il y a également, d'après Péguy, une liaison du pécheur au saint, "une liaison de communion" (p. 1076). Tous les chrétiens sont pécheurs. Les saints aident les pécheurs à monter vers Jésus. Cette idée permet à Péguy de définir ce qu'est un chrétien aussi bien que ce qu'il n'est pas.

On n'est point chrétien parce qu'on est à un certain niveau, moral, intellectuel même. On est chrétien parce qu'on est d'une certaine race remontante, d'une certaine race mystique, d'une certaine race spirituelle et charnelle, temporelle et éternelle, d'un certain sang. (p. 1078)

Les expressions "race remontante" et "race mystique" sont très éloquentes et apportent une contribution importante au lecteur qui essaie de comprendre Péguy. "Race remontante" exprime un désir d'atteindre plus haut, un élan vers les hauteurs. "Race mystique" exprime l'importance du surnaturel, la réalité du surnaturel. Le pécheur s'élève par un effort de communion avec les saints. Péguy explique le

mot "communion" dans ce contexte quand il parle de "cette face essentielle de la communion qu'est l'imitation" (p. 910). On contemple Péguy le pécheur, et Jeanne d'Arc la sainte, et dans le contexte de ce qui précède, on arrive à saisir le rapport de Péguy à Jeanne d'Arc, Jeanne d'Arc la sainte, l'héroïne qu'il faut imiter. Et puis, encore plus haut si l'on peut dire, il faut imiter Jésus:

Le pécheur tend la main au saint, donne la main au saint, puisque le saint donne la main au pécheur. Et tous ensemble, l'un par l'autre, l'un tirant l'autre, ils remontent jusqu'à Jésus, ils font une chaîne qui remonte jusqu'à Jésus, une chaîne aux doigts indéliables. (p. 1078)

CHAPITRE III

PÉGUY POLÉMISTE

On peut examiner les méthodes polémiques de Péguy dans Un Nouveau Théologien M. Fernand Laudet.

Dans la Revue hebdomadaire du 19 juin 1911, un article signé François le Grix critiquait Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc. Péguy répondit à cet article par un "Communiqué" publié à Coutances dans le Bulletin des professeurs catholiques de l'Université du 20 juillet de la même année, et visant M. Laudet, directeur de la Revue hebdomadaire. A partir du 1er août, Péguy publia dans les Cahiers de la Quinzaine plusieurs paragraphes complémentaires au "Communiqué." Vint ensuite dans les Cahiers un article polémique, en réponse à une lettre de M. Salomon Reinach à Joseph Lotte au sujet du "Communiqué." Péguy continua en critiquant M. Rudler, directeur de la Revue Critique des Livres Nouveaux, au sujet d'un compte-rendu très malveillant des Oeuvres choisies de Péguy qui avaient été publiées en avril. Ce compte-rendu était signé Pons Daumelas, un pseudonyme de M. Charles Langlois, professeur à la Sorbonne et plus tard directeur des Archives Nationales. Le 12 août M. Laudet répondit au "Communiqué" par un article intitulé: "Un disciple de Péguy" dans la Revue

hebdomadaire. Péguy écrit en septembre dans les Cahiers une réponse à M. Laudet. Cette réponse, qui contenait aussi les articles précédents, fut intitulée: Un Nouveau Théologien M. Fernand Laudet.

Considérons d'abord le "Communiqué." Il remplit près de cent pages. Dans la brève introduction, Péguy établit clairement sa position: l'article de François le Grix est "apparemment" contre le Mystère, mais vise "en réalité" les points essentiels de la théologie (p. 897). Péguy cite ensuite des passages de l'article qu'il veut réfuter, et il en fait un plan net. Dans les passages cités, il relève les deux mots "surnaturelle" et "sainte" employés avec un sous-entendu ironique dans l'article de la Revue hebdomadaire. Il s'efforce ensuite de démontrer que Jeanne d'Arc fut, en réalité, surnaturelle et sainte, que c'est de l'histoire et non de la légende; pour cela, il fait la liste de ses sources.

Il réfute ensuite un passage où son adversaire dit que Jeanne d'Arc, tout comme le Christ, ne nous intéresse que pendant sa vie publique. Il souligne en détails l'importance des années de la vie privée de Jésus, se reportant au calendrier des fêtes chrétiennes. Il passe ensuite à la vie des saints en général, puis à Jeanne d'Arc en particulier; il montre la grande importance des détails de sa vie privée au Procès de Réhabilitation. Parce que, au Procès, les témoins étaient des petites gens du peuple,

il y a une digression sur le peuple, que Péguy glorifie. Toute cette partie est longue--environ trente-cinq pages--mais bien organisée, comme l'indiquent les mots: "premièrement," "deuxièmement," "en résumé," "au cas limite."

Dès le début de l'article, Péguy est moqueur. La Revue hebdomadaire était une revue catholique, et il se moque de son directeur qui semble connaître si mal le christianisme. L'expression: "M. Laudet paraît ignorer ... " est répétée à plusieurs reprises. Péguy parle de la "théologie extraordinaire" de M. Laudet (p. 912). Il écrit plusieurs fois: "Si M. Laudet avait quelque idée ... " (p. 917), ou bien: "Si M. Laudet avait la moindre idée ... " (p. 928)--des Evangiles, de la vie des saints, de ce que c'est qu'un procès d'hérésie, de la vie de la chrétienté. Péguy suggère que, si M. Laudet ne comprend pas le christianisme "réel et vivant" (p. 917), c'est parce qu'il possède tant de biens matériels que chez lui le matériel étouffe le surnaturel: "M. Laudet, qui ne travaille évidemment que dans les grandeurs temporelles, et qui ne se meut que dans les somptuosités publiques ... " (p. 911), et plus loin: "le ciel ... n'est pas uniquement plein, cher monsieur, d'aussi gros capitalistes que vous " (p. 917).

Péguy devient plus véhément quand il parle du peuple. C'est alors que le "nous" apparaît fréquemment: "Tout ce que les docteurs nous racontent est pour nous moins que rien" (p. 937). Il imagine la réaction de M. Laudet à la lecture

de passages comme celui-là, et il s'adresse directement à lui, comme pour répondre à cette réaction: "Monsieur Laudet, monsieur Laudet ne vous frappez pas" (p. 941). Puis la moquerie devient plus forte, devient une raillerie: "Il souffre. Continuous l'inventaire de ce souffrant" (p. 941).

La colère éclate quand Péguy se prépare à réfuter l'expression: "l'inexplicable prédestinée qu'on nous enseignait jadis" (p. 942). Péguy s'exclame: "Nous arrivons ici au faîte, à ce faîte de bassesse, nous atteignons à cette proposition ... si scandaleusement extraordinaire ... " (p. 942).

La colère devient sarcasme quand Péguy fait face à "l'extraordinaire proposition": "Je l'imaginai plus naïve. Comment, sans cela, en eût-elle cru ses voix?" (p. 945).

Voici la réaction de Péguy: "Le fond de la pensée de M. Laudet, disons-le sans fard, c'est que ceux qui croient sont des imbéciles ... Mais un grand seigneur, mais un grand, mais un haut d'esprit comme lui. Pensez donc; le directeur de la Revue hebdomadaire" (p. 945).

Le sarcasme se raffine; Péguy parle de M. Laudet à la troisième personne: "Monsieur l'intellectuel est trop discret, que de saisir une vie privée--'Le reste,'--(peste, monsieur l'intellectuel, quelle galanterie dans l'expression ...)" (p. 946).

Après cet éclat le ton se calme. Quelques formules courtes, bien tapées apparaissent, certaines avec le support de leur équivalent latin: "Honte au honteux" (p. 950), "Vae tepidis; malheur aux tièdes" (p. 951). Le ton plus calme continue pendant plusieurs pages dans lesquelles Péguy précise son point de vue. On sent un dédain profond dans: "Tout son article tremble, tout son article sue la peur de paraître croire aux yeux du "Parti Intellectuel" (p. 952). Et puis, ayant réfuté éloquemment la proposition que les voix de Jeanne étaient des hallucinations--traiterons-nous Jeanne d'Arc d'hallucinée, de folle,--il se met à accuser M. Laudet: "Littéralement il veut tromper tout le monde" (p. 959); et encore: "cet homme qui vend son Dieu vend aussi la chrétienté" (p. 959).

Puis il passe à la critique moqueuse du style de M. Laudet. L'expression: "la charmante ou terrible candeur des âges de foi" entraîne le commentaire: "C'est 'candeur' qui est le mot. 'Charmante ou terrible' est là aussi pour la littérature, pour le bien faire, pour l'élégance attendue, pour le rond de jambe accoutumée" (p. 962). La discussion de "âge de foi"--une discussion de neuf pages--est sobre, modérée, convaincante, écrite dans un style serré, avec un paragraphe de plus de cinq pages. A plusieurs reprises Péguy donne aux mots français le support, le soutien de mots latins. L'expression: "une âme du quinzième" provoque une raillerie dédaigneuse:

"Ce qui est élégant, ce qui est familier, c'est de dire 'le quinzième,' tout court. On voit qu'il couche avec, le quinzième. Et ce n'est pas avec le quinzième arrondissement" (p. 975).

De nouveau Péguy accuse M. Laudet d'hérésie, et aussi d'incohérence, et avec quel dédain! Les paragraphes sont courts. Dans chacun d'eux, une proposition de M. Laudet est brièvement réfutée. "Toutes les visions sont des transpositions" est suivi du commentaire: "C'est ici encore une hérésie, la proposition la plus formellement hérétique" (p. 976). "Et les mystiques s'accrochent volontiers quelquefois du réalisme le plus brutal" amène la remarque: "Qu'est-ce que c'est que ce jargon ..." (p. 977). L'expression: "cette vision directe des mystères du Golgotha" occasionne: "A présent c'est une 'vision directe.' Quelle incohérence; quel flottement; quel affaissement perpétuel de pensée, si l'on peut dire" (p. 977). Deux autres paragraphes, similaires à ceux-là, suivent.

La conclusion du "Communiqué" est introduite par: "Faut-il vous redire, monsieur Laudet, faut-il vous redire une dernière fois notre foi," et est une sorte de résumé où la moquerie est toujours présente, et qui porte sur la foi et sur le langage. Dans le dernier paragraphe, Péguy parle du "langage macaronique" de M. Laudet et conclut: "On sent tout ce qu'il y a non seulement de faux, cela nous

le savons, mais de cavalier, mais d'impie, mais d'offensant pour la liturgie et littéralement de mal élevé dans ces derniers propos" (p. 981.

La page qui suit le "Communiqué" et qui contient quelques remarques complémentaires n'offre aucun intérêt spécial. Les onze pages qui suivent sont adressées à M. Salomon Reinach--philologue, archéologue et homme politique. Une lettre de M. Reinach à Joseph Lotte au sujet du "Communiqué," dont Péguy prit connaissance et qui lui déplut beaucoup, le décida à répondre dans les Cahiers à une autre lettre de M. Reinach, celle-là adressée à Péguy en juillet 1910, et où il était question de Bernard-Lazare, libre-penseur juif grand ami de Péguy et de M. Reinach.

Péguy déclare ne pas prendre au sérieux la lettre à Lotte qu'il qualifie de "ce petit billet du matin ... d'un ton absolument insupportable" (p. 985). M. Reinach était, comme Péguy, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, mais de la génération précédant celle de Péguy. Or, nous savons déjà que Péguy détestait le "Parti Intellectuel" dont la plupart des membres, d'après lui, étaient de la génération qui précédait la sienne. Il se sert de l'occasion de la lettre de M. Reinach à Lotte premièrement pour louer la mémoire de Bernard-Lazare qui était déjà décédé, et deuxièmement et surtout, pour critiquer tout ensemble la génération de M. Reinach, le "Parti Intellectuel" et la Sorbonne. Pendant sept pages, il ne mâche pas les

mots. Il dit qu'il n'y a "jamais eu une génération qui ait traité aussi durement, aussi ingratement, avec une telle haine, avec une telle fureur, avec une telle aigreur, si malencontreusement la génération suivante" (p. 987). Il traite la vieille Sorbonne de "sorte d'ogresse" (p. 988), et ses membres de "coquebins" et de "francs-fileurs" (p. 989). Il dirige sa colère et ses insultes tout spécialement envers M. Lavissee; il parle de ses "mains politiciennes," ses "séniles mains" (p. 986), d'un Lavissee "tout gonflé de rentes et de pensions et de traitements et d'honneurs, (au pluriel, au pluriel), tout entripaillé de prébendes ... " (p. 989). Il ajoute: "Que ce gras fossoyeur porte sa main papale sur quelque cadavre moins récalcitrant" (p. 990), et il s'étonne qu'avec le pouvoir immense du "Parti Intellectuel," des voix dissidentes osent s'élever.

Aussitôt terminée cette attaque bourrée d'insultes, il se tourne contre M. Rudler à cause du compte-rendu très malveillant concernant ses Oeuvres choisies. Le ton change immédiatement. Il n'attaque plus; il se moque; il ridiculise, en commençant par la chose la plus minime: l'initiale du prénom de M. Rudler: "G. Rudler, Gontran, Gustave, Gaspard ou Gaëtan Rudler" (p. 993). Il parle de "ses travaux microscopiques sur l'histoire des lettres françaises" ... de ses "recherches micrographiques" (p. 993) qui l'ont conduit à louer M. Lanson d'une manière hors de proportion au talent de celui-ci. Il se moque des "douces

lèvres" de M. Rudler (p. 994) qui, dit-il, lui ont valu un poste de professeur à l'Ecole Normale (p. 996). Il devient ironique:

Sous la Troisième République il n'y a point de faveurs. Les avancements ne sont jamais accordés qu'au mérite. Et il n'y a jamais eu une seule exception. Et tout est toujours exactement proportionné au mérite, à la vingtième décimale près ... Il n'y a point de coterie dans l'Université. Notamment dans la Haute Université. Il n'y a point de coterie à la Sorbonne qui fasse les avancements. "Par conséquent" M. Rudler n'est à l'Ecole Normale que par son seul mérite. (pp. 996-997)

Il redevient sérieux pour accuser directement:

Si j'avais en face de moi M. Rudler je dirais que cet article est de la dernière bassesse. De la plus basse grossièreté. Et je sais encore assez de français, n'en déplaise à M. Rudler, pour que, quand je dis bassesse et grossièreté, je ne veuille pas dire qu'un article m'est désagréable, ou qu'il m'est ennemi, ou hostile, "infensus", ou que je ne l'aime pas. (p. 997)

On ne peut certes pas reprocher à Charles Péguy de ne pas préciser sa pensée!

M. Rudler "ou son pseudopompe" (p. 997) lui ayant reproché d'être "geignard," ce mot déclenche une réaction qui commence par l'affectation d'un ton très gai, badin: "Tout va bien. Nos maîtres font avancer les violons. 'Vibrez, trombonne et chanterelle.'" Puis l'ironie s'accentue: "Il n'y a pas une crise, il n'y a pas eu tout un bouleversement de l'Ecole Normale. C'est une paille. C'est un souffle. C'est un rien. Ça passe. C'est la thermodynamique qui est en cause" (p. 998). Il passe à l'exagération criarde: "Je connais une maison où l'on

ne peut plus aller, parce que si vous dites par exemple: 'Il y a un fiacre qui remonte la rue de la Sorbonne', à ce seul nom, à ce seul mot de Sorbonne tout le monde vousse les épaules et regarde obstinément dans le fond de son verre" (p. 999).

Et puis, considérant la signature pseudonyme, il se lance dans la moquerie: "Pons Domelas, Ponce Daumelas ... c'est un nom qui sent la forgerie" (p. 999), "Je ne saurais trop remercier M. Ponce Pilate ... " (p. 1000). Il se fait subtil, parle du "cousin Pons," du "cousin Ménélas," du "cousin Rudler" (pp. 1000-01). Il fait ensuite de l'esprit sur le mot "revue," pour se moquer de la Revue Critique des Livres Nouveaux; il intercale les expressions moqueuses et les accusations directes:

C'est une Revue cousine. Je veux dire entre cousins. C'est d'abord, et excellemment, c'est au premier degré une revue où ceux qui ne font rien disent du mal de ceux qui font quelque chose ... Il y a pour ces gens-là ceux qui sont de la Revue, et ceux qui ne sont pas de la Revue. (p. 1001)

Dans cette Revue, il choisit la fin d'un compte-rendu écrit par M. Rudler et il en critique âprement le langage. Après avoir répété la dernière phrase de l'article, il s'exclame: "ce jargon; ce paquet de clichés; cette lavasse abstraite; ce ramassement fadasse de pauvretés; je n'en reviens pas; l'homme qui écrit ça, (soyons gais, surtout, ne soyons pas 'geignards'), l'homme qui écrit ça enseigne le français à l'Ecole Normale Supérieure" (p. 1004).

Citant une autre phrase, il se moque: "Je sais bien que c'est leur théorie, (et encore plus leur pratique, certes), qu'on n'a pas besoin de savoir écrire pour s'occuper des écrivains et des écritures, (et il ne s'en privent pas de ne pas savoir écrire)" (p. 1005). Puis il ajoute l'insulte acerbe: "L'homme qui se joue dans ses métaphores comme un tardigrade, l'homme qui est tardigrade restera tardigrade" (p. 1006).

Il exprime ensuite le plus profond mépris:

Je me rends bien compte de tout ce qu'il y a de bas à relever toutes ces bassesses, et la haine et l'envie et l'ordure et la honte. Ce n'est pas sans une tristesse elle-même incurable et sans une amertume, ce n'est pas sans un serrement de coeur, sans une angoisse, sans un discrédit et une déconsidération de soi, sans un sentiment d'un avilissement à ses propres yeux qu'on engage la conversation avec ces gens.
(p. 1006)

Péguy évoque ensuite les douze dures années de lutte depuis le premier Cahier: les railleries du "Parti Intellectuel" "dans leur grosse face pseudo-bismarckienne" au tout début de sa carrière (p. 1007), la lutte contre la "basse démagogie politicienne" au moment de l'affaire Dreyfus (p. 1007), et maintenant cet autre combat contre ce qu'il appelle une cabale qui dure depuis près d'un an car, remarque-t-il, la double attaque de la Revue hebdomadaire et de la Revue Critique des Livres Nouveaux semble bien suspecte (p. 1010).

Mais il n'est pas vaincu. Il suit les conseils de M. Sorel: quand on est attaqué, il faut frapper à la tête.

Il ne connaît pas les subalternes et il ne veut pas les connaître. De plus, il est bien capable de partager sa vigueur entre son travail d'écrivain et le combat; et il se bat dur, pas "pour la frime" (p. 1010).

Le 12 août 1911 M. Laudet répond à Péguy. "Enfin j'ai quelqu'un devant moi" (p. 1011) s'exclame Péguy. Le début de l'article: "Un disciple de Péguy" se moquait ouvertement de la faible circulation du Bulletin des Professeurs catholiques de l'Université. Péguy relève la moquerie et y répond par l'ironie: "Ce n'est pas un homme qui fait deux fois la même plaisanterie. Il ne la fait que trois fois (p. 1011). M. Laudet raille; et bien, Péguy raille lui aussi: "Il faut voir comme le gaillard s'ébaudit. Il est gai 'z'et content', monsieur Laudet" (p. 1012).

M. Laudet ayant écrit que "pour défendre la liberté de la critique," il voulait "remettre les choses au point" (p. 1014), Péguy s'efforce d'en faire exactement autant: il réitère l'accusation principale du "Communiqué": "M. Laudet veut opérer un détournement des consciences fidèles" (p. 1015), et il déclare qu'il ne peut pas répéter indéfiniment le "Communiqué."

Alors il explique, il précise: ce "détournement des consciences" est attenté premièrement, en ce qui concerne la foi, et deuxièmement, en ce qui concerne les humanités (pp. 1017-18). Il lie M. Laudet au "Parti

Intellectuel" et dit qu'il se juge honoré par la haine de ce parti. Il explique son pouvoir usurpateur dans la nation. Le ton est grave, sans moquerie, sans ironie; c'est le ton d'un exposé sérieux.

Citant M. Laudet qui rapporte au public les chiffres d'affaires du Bulletin des Professeurs catholiques de l'Université, il fait un rapprochement entre ce Bulletin et les Cahiers à leur début, et il établit un contraste entre ces pauvres chiffres d'affaires et la puissance de M. Laudet.

Puis il critique directement la réponse de M. Laudet:

[Elle] est si hésitante, si fluctuante; et en même temps si poussiéreuse. Elle est en même temps si vaseuse. Elle est si discréditée d'allées et venues, d'allées et de retours, de reprises, de regrets, de repentirs, et quelquefois de remords que cette fois-ci il faut que je le [sic] résume moi-même et que j'en fasse quelques propositions. (p. 1028)

Certaines de ces propositions sont des répétitions: si M. le Grix est l'auteur de l'article du 19 juin, il n'en faut pas moins aller à la tête; or, le responsable à la Revue hebdomadaire est M. Laudet. Péguy ajoute ici que, si M. le Grix existe, il est "rigoureusement forcé de le considérer comme un polisson" (p. 1032).

L'idée est venue à Péguy que peut-être M. Laudet et M. le Grix, qui aiment tant ridiculiser, voulaient simplement se moquer de lui, le brimer. Il dit qu'il le sentait venir et qu'il chargea des camarades communs de prévenir M. Laudet de ne pas s'en prendre à lui, car,

dit-il, étant écrivain et homme de paix, il n'a pas l'habitude de la bataille et, qui sait, il pourrait bien donner un mauvais coup. Mais personne n'a prévenu M. Laudet, car "les grands n'ont point d'amis" (p. 1030).

Péguy répond ensuite à l'accusation de M. Laudet de ne pas avoir signé son "Communiqué." Il est certain, dit-il, que M. Laudet en connaissait l'origine; il n'aurait pas pu en être autrement, à cause des circonstances. Et puis, "Dieu merci," dit Péguy, son style est original et facile à identifier. De plus, par définition, un communiqué ne se signe pas. Finalement, Péguy n'avait-il pas le droit de choisir la forme de sa réponse? Tout cela est écrit sur un ton ferme, qui ne badine pas: "Je suis bien libre de faire un communiqué. J'ai peut-être bien le droit de faire un communiqué" (p. 1037).

Péguy expose ensuite ses raisons pour avoir fait un communiqué. La raison principale est qu'il s'est senti profondément atteint; il parle de "laideur" et de "trahison" (p. 1038). Avec dédain il mentionne "ce Laudet" et "ce le Grix un sous-instrument" (p. 1038). Il injecte la question richesse-pauvreté; il croit que cette question est un facteur dans la haine que Laudet a envers lui, qu'il y a là un antagonisme de classe (pp. 1038-39). Il insiste sur la profondeur de la blessure, sur la honte associée à cette situation: "Ce n'est pas sans une grande honte intérieure, sans le sentiment d'un grand abaissement

de soi qu'on est ainsi l'objet d'une ingratitude et d'une bassesse" (p. 1039). Ne s'est-il pas trouvé lui-même forcé de répondre sur le même ton de bassesse? Le résultat est une "bassesse communiquée" (p. 1040). Il est donc la victime à cause de cela.

Par contre, il a honoré M. Laudet et M. le Grix par le contenu de sa réponse; il les a comblés, car il a "lié leurs noms, ce nom ignoré de Laudet, ce nom ignoré de le Grix, à des questions qui les dépassent de beaucoup, à des pages qui vivront longtemps après eux" (p. 1041). Ils devraient le remercier! On voit combien Péguy les écrase de son dédain.

Il passe ensuite à la question de la revue qui publia le "Communiqué." Il n'avait pas tellement le choix, mais quelle revue lui aurait mieux convenu, puisque Lotte en est le directeur? Vient ensuite une évocation nostalgique de leur jeunesse commune, où tout était pur.

Puis il dit qu'il n'a pas grand chose à ajouter, car M. Laudet nie que M. le Grix ait écrit ce à quoi Péguy a répondu dans le "Communiqué." Alors faut-il conclure que M. le Grix est un sot, ou à la fois sot et fat, ou bien fourbe et sot à la fois? Au moins il a été bien défendu par son patron M. Laudet! Il est intéressant de noter que Péguy fait remarquer qu'il dit cela sans la moindre ironie, car, dit-il il a "horreur de l'ironie, de tout ce qui cherche le ridicule" (p. 1049). Il parle de l'ironie comme

étant contraire à son tempérament. Il oppose l'ironie au comique qu'il classe avec la tragédie, comme étant "étroitement liées dans le sérieux," alors que "l'ironie ... est le plus bel instrument du frivole" (pp. 1049-50). Il est certain que, dans le Laudet, Péguy emploie beaucoup plus la moquerie, la raillerie et le sarcasme que l'ironie; il est pourtant nettement ironique envers le "Parti Intellectuel." Peut-être se sert-il de l'ironie comme d'une arme exceptionnelle pour exprimer plus fortement son profond dédain.

M. Laudet ayant rappelé que M. le Grix avait fait quelques compliments à Péguy et aux Cahiers dans son article, Péguy déclare que ces compliments n'ont pas grand valeur, et qu'ils ne servent qu'à donner l'impression que Péguy est un ingrat (p. 1051).

Mais ce que Péguy reproche le plus à M. le Grix c'est d'avoir présenté comme étant de l'écrivain des Cahiers tout le mal qu'il voulait dire de lui (p. 1053). Comme exemple il cite une phrase qui indiquerait que Péguy aurait beaucoup changé au cours des années. C'est alors que Péguy parle avec grande conviction de la direction constante, droite, fidèle de ceux de sa génération qui sont comme lui.

Quant à Laudet, ce que Péguy lui reproche le plus, c'est le ton de son article, "un certain ton de bassesse et de trivialité et de mauvaise familiarité avec le sacré"

(p. 1060). Péguy le qualifie d'"odieux," et il insiste sur ce qu'il y a de grossier et de répugnant dans ce ton, "cette sorte basse de mauvaise familiarité de sacristie. Cette sorte de grosse et de grossière plaisanterie, trivialité, cette vulgarité, ce sans-gêne dans le propos même afférent au sacré" (p. 1060). Il réagit avec émotion. Il dit à plusieurs reprises que cela le blesse (p. 1061). Il blâme M. Laudet pour avoir abaissé les grandeurs dont il parle; lui, au contraire, dans le Communiqué," a essayé d'élever la pensée vers les grandeurs. Voici l'exemple qu'il en donne: dans le paragraphe 244 du "Communiqué" il avait écrit: "Pour nous chrétiens les livres mystiques, à commencer par les Evangiles, à remonter jusqu'à la Bible, et en y comptant les Procès de Jeanne d'Arc, sont des livres de nourriture ... " M. Laudet répond, en défendant M. le Grix: "Non, il ne savait pas qu'il y avait un cinquième évangile, presque un nouveau Messie qui avait 'son mystère'" (pp. 1062-63). A deux reprises Péguy interrompt la copie de cette phrase pour insérer entre tirets: "il a écrit cette affreuse bassesse" (p. 1063). Et quand, plus loin, M. Laudet qualifie Péguy de "récent pontife," celui-ci insère immédiatement, encore au milieu de la phrase, le commentaire: "on sent le jeu, l'affreux jeu, cette affreuse bassesse" (p. 1063). Donc, par le choix des expressions et par leur répétition, Péguy montre

combien sa sensibilité est profondément blessée par ces remarques.

Il ajoute aussitôt que les remarques qui lui sont les plus pénibles sont celles qui ont directement rapport à Jeanne d'Arc; et pendant plusieurs pages il présente et loue la grandeur, l'héroïsme et la sainteté de la Pucelle. Il le fait éloquemment et sur un ton élevé, et il établit un contraste entre ces pages au vocabulaire riche et précis et l'expression "la chevaleresque Jeanne d'Arc" employée par M. Laudet, expression qui entraîne le commentaire: "C'est vouloir parler un langage mou, c'est se condamner à parler et niatement et faussement,--et fausement,--puisque c'est se condamner à parler un langage impropre,--que d'écrire 'la chevaleresque Jeanne d'Arc'" (p. 1065).

Péguy choisit ensuite une autre expression pour y répondre avec précision, quoique brièvement: "un pamphlet aussi haineux." Péguy nie que le "Communiqué" soit haineux. Et il ajoute: "Je ne suis aucunement haineux. Je suis peut-être haïssant. C'est tout autre chose, c'est un tout autre péché" (p. 1075).

Après une sorte d'explication sur le rôle du pécheur dans la chrétienté, il passe, apparemment sans transition, à son rôle de chroniqueur de Jeanne d'Arc. On sent la grande révérence qu'il a pour le témoignage fidèle et le style simple et précis de Joinville. Il le

cite généreusement, sans doute avec l'intention d'établir un contraste entre ce style et celui de M. Laudet puisqu'il remarque plus loin: "copier du Laudet, quand on vient de copier du Joinville" (p. 1093).

Après cela, alors que tout semble dit, que toute accusation semble réfutée, il revient à l'article de M. le Grix et, dans cet article, à la question de la vie publique et de la vie privée des saints. La fin du Laudet contient surtout des digressions, des longueurs, des répétitions. Il semble que, au fil de la plume, Péguy s'éloigne inconsciemment de la polémique qui a donné naissance au Laudet. Près de cinquante pages avant la fin, il écrivait: "Nous n'avons plus qu'à nous arrêter à quelques mots" (p. 1049). Plus de quatre-vingts pages avant la fin, il disait: "M. Laudet ne peut pas me demander de refaire ici et perpétuellement mon communiqué" (p. 1015). Il est donc évident que Péguy aurait pu mener sa bataille de plume d'une façon beaucoup plus brève, plus concise. Au cours des digressions et des longueurs, on perd parfois de vue le sujet principal.

Une partie importante du "Communiqué" a rapport au style de l'article de la Revue hebdomadaire. Or, Péguy savait très bien que l'article était de François le Grix. C'est à cause de son principe polémique de "frapper à la tête" qu'il s'adresse à M. Laudet. On peut admettre, avec Péguy, que les idées du subalterne

reflètent celles du directeur, de celui qui est responsable pour la revue; mais il semble incohérent et injuste de blâmer M. Laudet pour les erreurs de style de M. le Grix. Il est logique de penser que, si Péguy était lui-même victime d'une telle injustice, il serait furieux et y verrait une attaque sans fondement.

Péguy consacre une partie importante du Laudet à des attaques envers le "Parti Intellectuel." Or, c'est en 1911 que Péguy avait espéré si vivement recevoir le grand prix de l'Académie. Il fut extrêmement déçu quand on ne décerna pas le prix cette année-là; le prix Estrade-Delcros qu'il reçut le 9 juin n'effaça pas la déception amère. Péguy accusa le "Parti Intellectuel" de contrôler l'Académie Française (p. 1020). Il est donc fort possible que la violence des attaques de Péguy contre le "Parti Intellectuel" soit due en grande partie à des sentiments personnels, et l'on peut supposer que, si Péguy avait reçu le grand prix qu'il convoitait, son attitude envers le "Parti Intellectuel" aurait été beaucoup moins antagoniste.

CHAPITRE IV
LE STYLE DE PÉGUY

Pour étudier le style de Péguy d'une manière efficace, il est utile d'examiner séparément son style dans l'oeuvre en prose considérée dans cette étude: le Laudet, et dans ses oeuvres poétiques.

Considérons d'abord son style dans le Laudet.

Dans ce texte, quand il est question du manque de signature à la fin du "Communiqué," Péguy écrit:

Dieu merci quand même je le voudrais il m'est bien impossible d'écrire une ligne anonyme. Tout ce que j'écris est signé quand même il n'y aurait point la signature de mon nom au bas de la dernière ligne. La signature est partout. Il n'est pas nécessaire qu'il y ait une signature au bas dans un coin. C'est signé partout dans le tissu même. Il n'y a pas un fil du texte qui ne soit signé. (p. 103⁴).

Donc, Péguy reconnaît que son style est original; il le sait; il en est fier; et la citation qui précède fournit un exemple typique de ce qu'on pourrait appeler le trait le plus caractéristique du style de Péguy: une sorte de répétition qui n'est pas une répétition stérile, mais plutôt une répétition qui approfondit la pensée initiale, la développe, en présente plusieurs aspects différents. On croirait assister à la naissance et à la croissance de la pensée même. Parfois on accepte cette sorte de répétition féconde tout simplement comme le style caractéristique de l'auteur, le fruit complet de sa pensée, comme

par exemple dans la citation qui précède. Dans certains cas, le développement de la pensée est si long que l'on se demande si l'auteur n'avait pas l'intention expresse de faire réfléchir le lecteur par cette répétition même. Par exemple, quand Péguy écrit: "Il y a des hommes ... qui croient que les 'voix' de Jeanne d'Arc étaient des hallucinations" (p. 956), il exprime une idée claire et complète; tout lecteur sait très bien ce qu'il veut dire; et pourtant il développe l'idée pendant plus d'une page; et dans cette page le lecteur rencontre des combinaisons de mots et des idées supplémentaires qui le font réfléchir:

Des hallucinations héroïques. Des hallucinations qui feraient la preuve qu'une âme est une grande âme, une âme héroïque et humainement une âme sainte. Mais enfin des hallucinations. Dans ce système Jeanne d'Arc serait, est une hallucinée. Une hallucinée si je puis dire de (tout) premier ordre. La plus pure, la plus noble, la plus grande, la plus sainte, (humainement), des hallucinées ... (p. 957)

Quand on pense à une hallucinée, on a tendance à vouloir hausser les épaules. Quand on pense que Jeanne d'Arc aurait pu être une hallucinée et qu'on lit tous ces qualificatifs pleins de louanges, on hésite à accepter le mot: "hallucinée." Et Péguy ne s'en arrête pas là; les mots "héroïque," "sainte" ne sont que les hérauts qui préparent la venue du mot: "divine." On continue à lire: "Une hallucinée si l'ont veut encore infiniment héroïque, infiniment (humainement) sainte; humainement divine" (p. 957). On voit que par cette répétition, par

cet enchaînement de pensées,--et ici, il faut ajouter, par le contraste entre les deux mots: "humainement" et "divine," tout en développant le mot: "hallucinée," Péguy arrive à ébranler l'idée d'hallucination en introduisant l'idée de quelque chose d'un caractère divin.

Mais ce n'est pas encore assez. Après un paragraphe de plus d'une page, Péguy substitue le mot "folle"-- plus courant--au mot "hallucinée" et, moins longuement, il renouvelle cette association bizarre de termes de louanges et du mot "folle," espérant sans doute, convaincu peut-être que le lecteur succombera à cette liste, à ce défilé d'éloges, et repoussera le mot "folle." Il est tout à fait vrai que ce style n'a pas besoin de signature:

C'est-à-dire, ne fuyons pas les mots, une folle. Sans offenser personne et en tout bien tout honneur une folle. Une âme non saine, non en possession, en puissance, en jouissance de la commune, de la normale, de la régulière puissance et santé. Une folle extraordinaire, une folle héroïque, une folle humainement sainte, humainement divine, une folle sublime. Enfin une folle. (p. 957)

C'est long, mais ce n'est pas à cause de répétitions vaines. Péguy manie les mots en maître du langage. Les mots s'entr'aident, précisent, développent l'idée. Ce n'est pas un alignement de synonymes; ce n'est pas non plus la recherche d'une forme plus élégante; c'est une question de pensée vivante qui se développe.

Considérons un autre exemple de répétition:

"M. Laudet sait très bien qu'à tort ou à raison les

Cahiers de la Quinzaine et moi sommes ou si l'on veut sont ce qui est le plus en butte aux attaques, aux violences, aux perfidies, aux offenses, aux campagnes, aux cabales, aux ignominies, à tous les coups du 'Parti Intellectuel'" (p. 1018). Ici on lit une suite de mots dont certains sont presque synonymes, et c'est l'effet total de tous ces mots qui donne l'impression de la puissance de l'attaque, de son existence continue et pesante, des assauts répétés.

Voici un autre exemple de répétition où il s'agit aussi d'une attaque; cette fois-ci Péguy parle de l'attaque des intellectualistes envers la croyance des chrétiens au vingtième siècle:

Ce n'est peut-être pas de l'orgueil de constater autour de nous. Qu'assaillis de toutes parts, éprouvés de toutes parts, nullement ébranlés, nos constances modernes, nos fidélités modernes, nos créances modernes, chronologiquement modernes, isolées dans ce monde moderne, battues dans tout un monde, inlassablement assaillies, infatigablement battues, inépuisablement battues des flots et des tempêtes, toujours debout, seules dans tout un monde, debout dans toute une mer inépuisablement démontée, seules dans toute une mer, intactes, entières, jamais, nullement ébranlées, jamais, nullement ébréchées, jamais, nullement entamées, finissent par faire, par constituer, par élever un beau monument à la gloire de Dieu. (p. 965)

Dans ce cas il y a la combinaison de la répétition et d'une métaphore. Les expressions se suivent comme les vagues à l'assaut d'un rocher, chacune un peu différente des autres et pourtant inlassablement semblable, chacune impuissante. Il y a une progression d'intensité dans les

mots: "inlassablement ... infatigablement ... inépuisablement" qui indique la force grandissante des attaques, et puis il y a une dégression de force dans les mots: "ébranlées ... ébréchées ... entamées" qui indique que les résultats des attaques sont de moins en moins fructueux. Le rythme de la phrase suggère l'attaque des vagues, la brève interruption dans l'assaut étant indiquée par une virgule.

Dans la citation qui précède, on remarque aussi la ponctuation bizarre: l'usage des points au début de la phrase à deux endroits où aucune ponctuation n'est nécessaire. Cela aussi est typique de Péguy. Ici les points contribuent à donner à la phrase entière le même rythme qui suggère la répétition infatigable des assauts. Péguy insère assez souvent un point là où la grammaire française demande une virgule ou bien n'exige aucune ponctuation. Mais cela ne veut pas dire que ces points sont une simple fantaisie, une simple originalité de l'auteur. Si on étudie les phrases où se trouvent des points non requis par l'usage, on devine un but; par exemple, dans la phrase: "Il aimerait mieux un christianisme plus élégant. Distingué" (p. 904), il semble que le point qui précède "Distingué" serve à isoler ce mot, donc à le mettre en relief. Il en est de même dans la phrase suivante, où il s'agit de mauvaises traductions de mots latins qui font perdre la force

initiale du sens des mots: "Alors ils affaiblissent, ils attiédissent, ils amolissent. Ils émoussent ces rudes angles.

Les durs angles latins" (p. 1092).

Ici c'est une expression qui se trouve isolée, donc mise en relief, non seulement par l'usage d'un point, mais aussi par la position de l'expression qui forme un paragraphe.

Dans les deux exemples suivants: "Il y a là une sorte d'inconvenance propre qui me blesse beaucoup. Qui me frappe très vivement" (p. 1061), et: "Mais c'est une sale métier. Que de se défendre. Ainsi" (p. 1062), l'addition des points ajoute à l'effet de blessure profonde. Les mots semblent venir lentement, au milieu d'une réflexion qui est le résultat de la douleur.

Dans d'autres exemples encore, comme ceux-ci: "Que chacun soit proprement ce qu'il est. L'être qu'il est. Et le plus profondément qu'il le peut" (p. 1017), et: "J'ai peut-être bien le droit de faire cet ordre de communication. Quand je veux. Comme je veux" (p. 1037), l'auteur exprime une idée complète avant le premier point. Il semble que sa pensée fasse une pause, puis reparte pour ajouter à l'idée initiale, puis fasse une autre pause, puis ajoute encore. Le rythme de la phrase suit le rythme de la pensée profonde, réfléchie.

Dans l'exemple de la page 1092, cité plus haut, on a vu un groupe de mots à la fois isolés de la phrase par un point, et du paragraphe. Dans le Laudet les paragraphes sont parfois séparés par un espace d'une ligne, parfois de deux, alors que d'autres se suivent normalement dans la page. Quand on regarde le texte, on remarque très facilement les paragraphes courts qui sont séparés du paragraphe précédent et du paragraphe suivant par un espace. En voici un exemple:

"Je ferai tous les métiers. J'ai l'habitude. Tout ce que je demande, c'est que tout ce fiel crève sur ces fielleux et que bientôt je puisse retravailler d'un coeur pur" (p. 1006).

L'idée d'amertume exprimée ici semble acquérir de la force par sa séparation du reste du texte.

Dans le troisième chapitre de cette étude, nous avons vu que Péguy critiquait M. Laudet à cause du choix impropre de certains mots. Pour faire une telle accusation, il faut être soi-même très sûr d'employer le mot juste. C'est bien le cas pour Péguy. Son vocabulaire est riche et varié. C'est cela qui, ajouté à la grande sensibilité qu'il a pour le sens exact des mots, lui permit une certaine hardiesse dans le choix des mots. On est parfois surpris par la richesse un peu audacieuse d'un passage. Considérons, par exemple, le passage où il

loue le texte latin de la Vulgate: "Il faudrait qu'un grand écrivain, c'est-à-dire qui écrit simplement, nous donnât un jour une version française de Matthieu et de Marc et de Luc et de Jean, en se proposant uniquement de garder la vigueur et le plein de la Vulgate, cette sorte de plein plan; cette autorité grave; cette vigueur juteuse; cette plénitude juste; ce froment et cette grappe; cette originaire, cette dure et tendre Vulgate" (p. 1090).

Il faut avoir une grande maîtrise du langage pour oser employer l'expression: "vigueur juteuse." C'est une association de mots rare et pourtant expressive. Dans la même catégorie, on pourrait placer l'expression: "lavasse abstraite" de la page 1004.

Mais Péguy n'abuse pas de ces combinaisons de mots hardies, pas plus qu'il n'abuse de l'usage des mots au sens figuré. Dans le passage sur la Vulgate, on a lu: "ce froment et cette grappe," signifiant nourriture spirituelle, et dans la citation précédente: "fiel," signifiant amertume. On remarque facilement ces mots parce qu'ils sont à la fois bien choisis et peu nombreux.

Les expressions imagées sont également rares, mais bien choisies et éloquentes: "ce chapelet de pauvres et d'ignorants" (p. 935) représente le défilé des petites gens venues témoigner au procès de Jeanne d'Arc; l'expression "un épithète de sacristie" (p. 1092) se rapporte à l'addition du mot "saintes" à "joies" pour traduire "gaudia."

On trouve quelques images visuelles: "Le pécheur tend la main au saint, donne la main au saint, puisque le saint donne la main au pécheur. Et tous ensemble, l'un par l'autre, l'un tirant l'autre, ils remontent jusqu'à Jésus" (p. 1078). Quand il s'agit de ceux qui louent les puissants, Péguy parle de "manoeuvrer l'encensoir" (p. 1010). Quant à la remarque sarcastique de M. le Grix de "songer à canoniser l'auteur du pamphlet," Péguy la qualifie ainsi: "ce geste de café du Commerce de taper sur le ventre" (p. 1064).

Dans le Laudet il y a aussi quelques métaphores. Nous en avons déjà relevé une à la page 965, en ce qui concerne les attaques que subissent les croyances chrétiennes au vingtième siècle. Péguy la répète deux pages plus loin: "Nous sommes tous des îlots battus d'une incessante tempête et nos maisons sont toutes des forteresses dans la mer" (p. 967). Pour parler des soi-disant compliments dont M. le Grix a "saupoudré" son article, il commente: "Il m'a poudré à frimas" (p. 1056). Au sujet des accusations de certains membres du "Parti Intellectuel," il écrit: "Si on salit la rue, je me ferai balayeur de la rue, afin que les pieds purs, afin que les pieds propres ne se salissent point" (p. 1006). Quand il s'agit de sa réponse rapide à des accusations, il s'exprime ainsi: "Ces hautes températures me réussissent admirablement. Aussitôt que le thermomètre passe 35 à l'ombre, cher

monsieur Laudet, j'écris tellement vite qu'il y a un margeur uniquement occupé à recevoir ma copie" (p. 1024). Les métaphores abondent, courtes, serrées, quand il défend son choix de la forme d'un communiqué: "Nul plan incliné. Nulle montée, nulle descente. Nul accès. Nulle porte de sortie. Nul vestibule. Un beau plateau coupé en falaise" (p. 1047). Et puis il y a la métaphore qui sert à décrire la grandeur de Jeanne d'Arc: "Elle fut une fleur de vaillance française, de charité française, de sainteté française. Elle fut une fleur de la race chrétienne et de la race française, une fleur de chrétienté, une fleur de toutes les vertus héroïques" (p. 1006). Quant au témoignage des petites gens au Procès de Rehabilitation, ils "viennent innocemment apporter leur pierre au plus grand monument public, au plus grand monument de l'histoire" (p. 935).

On remarque également, dans le Laudet, quelques exemples de personnification: la Sorbonne "est devenue une sorte d'ogresse" (p. 988); les mots français sont comparés à "messieurs les mots latins leurs pères" (p. 1091); la mauvaise foi de M. le Grix est "ambidextre" (p. 959).

Quand Péguy exprime le désir d'avoir une bonne traduction de la Vulgate, il dit qu'il faudrait que cela soit fait par "un grand écrivain, c'est-à-dire qui écrit simplement" (p. 1090). Nous avons donc, de la plume même de Péguy, la définition d'un grand écrivain, par conséquent de ce qu'il s'efforce d'être, de faire. Et Péguy réussit.

Il écrit simplement. Il se sert d'un vocabulaire simple; il précise; il explique. Son vocabulaire est en général facile à comprendre, comme s'il voulait s'assurer qu'il soit à la portée des petites gens. Il emploie des expressions qui semblent être tirées de la conversation du peuple; il parle du "malheureux qui tremble dans sa peau" (p. 951), des apôtres qui furent "comme râflés par le Fils de Dieu" (p. 940). Il demande: "Qu'est-ce que l'on veut que je fasse des compliments de M. le Grix?" (p. 1056). On retrouve le langage populaire dans "Nous nous en foutons, de ses fiches" (p. 1006). Ce langage touche presque à l'argot quand il parle de ceux qui "allaient se terrer" (p. 989).

On relève aussi dans le Laudet quelques exemples d'un vocabulaire plus érudit. Les mots: "ambidextre" (p. 959), "arguties" (p. 982), "pertusaniers" (p. 1006) n'appartiennent pas au vocabulaire de tous les jours; mais ils sont rares dans le texte.

Encore plus rare est l'usage d'un mot pour signifier son sens opposé, comme quand Péguy parle de sa fidélité constante de chroniqueur: "C'est un vice que j'ai. C'est plus solide qu'une vertu" (p. 1086). Il justifie l'usage du mot "vice" en établissant la relation de ce mot à celui qu'il remplace.

On peut donc terminer cet examen du style du Laudet en disant que la prose de Péguy est originale, simple mais pas monotone.

Quand on considère les quatre oeuvres poétiques de Péguy sur Jeanne d'Arc, on remarque tout de suite qu'une seule de ces oeuvres: Châteaux de Loire est exclusivement en vers; les trois autres, beaucoup plus longues, sont en partie en vers et en partie en prose. Dans l'ordre chronologique, il y a d'abord Jeanne d'Arc, en grande partie en prose. A l'exception de la dernière prière de Jeanne avant d'aller au bûcher, toutes les prières et les méditations sont essentiellement en alexandrins. Les méditations sont soit religieuses, soit attachées à des pensées qui évoquent des émotions profondes chez Jeanne: la Meuse, la maison de son père, ses parents, les souvenirs de bataille, l'appréhension du bûcher et de l'enfer. Egalement en alexandrins est l'allocution terrifiante de Maître Guillaume Evrard évoquant les horreurs de l'enfer, vers la fin du procès. Le rythme imposant des alexandrins est quelquefois interrompu: par le "Notre Père" (p. 46), par l'invocation directe de Jeanne aux trois saints dont elle a entendu les voix (p. 51), et, dans la dernière longue méditation de Jeanne en prison, quand la pensée de sa solitude effrayante, du mensonge qu'elle fit à ses parents au moment de partir commencer sa mission,--le seul péché de cette âme sainte,--ou encore la douleur d'être appelée "damneuse," ou bien la frayeur apportée par la menace de l'enfer l'oppressent terriblement, lui font presque perdre la raison (pp. 310-313).

Donc, dans la Jeanne d'Arc, Péguy exprime en alexandrins les passages les plus émouvants, et il interrompt brièvement le fil des alexandrins dans les instants les plus poignants. Parfois les mots "O mon Dieu" (p. 48), ou "Mon Dieu" (p. 50) au début d'une prière remplissent une ligne à eux seuls et sont séparés du texte par un espace d'une ligne, comme si la pensée de Jeanne hésitait au seuil de la prière.

Les strophes sont de longueur irrégulière, variant d'un seul vers à cinq vers.

Bien que publiés à un intervalle de seize ans, Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc et Le Mystère de la vocation de Jeanne d'Arc étaient à l'origine une seule oeuvre et, pour cette raison, on peut les examiner ensemble en ce qui concerne la forme.

Le Mystère de la charité commence en prose; les prières et les méditations sont aussi en prose et ne se détachent du reste du texte que par leur longueur; la méditation de Jeanne qui précède l'arrivée de Madame Gervaise a treize pages et contient plusieurs paragraphes de plusieurs pages; elle est immédiatement suivie par une méditation à elles deux qui est une sorte de contemplation, de vision. Au début de cette vision, quelques phrases commencent à se détacher, à former un paragraphe à elles seules (p. 412). La prose continue jusqu'à la page 426 où l'on retrouve mot pour mot les deux quatrains

d'alexandrins de la page 38 de Jeanne d'Arc, cette fois-ci séparés par quelques lignes qui semblent être un embryon du vers libre. Six pages plus loin, on retrouve une situation similaire: deux quatrains d'alexandrins exprimant une prière et tirés directement du texte de la Jeanne d'Arc (pp. 38-39), suivis de cinq vers qui semblent hésiter entre l'alexandrin et le vers libre, puis, très nettement, avec le début de la longue méditation de Madame Gervaise sur la Passion du Christ (p. 433), la venue du vers libre qui sert à exprimer les cinquante-six pages de cette méditation. Les pages en prose où quelques phrases commencent à se détacher du texte, et ces quelques alexandrins donnent l'impression que le vers libre est un produit des deux, cherche son rythme dans la prose, s'aide du rythme puissant de l'alexandrin, puis se réalise enfin.

Aux moments les plus sublimes ou les plus poignants de cette méditation sur la Passion: la naissance de Jésus, son cri sur la croix, les brutales blessures de la mise en croix, l'alexandrin réapparaît brièvement avec sa beauté solennelle.

La prose reprend après la Passion et nous introduit tout naturellement au Mystère de la vocation. A plusieurs reprises le vers libre remplit environ une page pour exprimer des pensées sur l'humilité (p. 1202), la fraîcheur et la beauté d'une âme de douze ans (p. 1206), la soumission à la volonté de Dieu (pp. 1214-15), donc sur des sujets

élevés. Et puis, quand Jeannette apprend par Hauviette que le Mont-Saint-Michel a été libéré, le vers libre s'impose pour la belle et longue prière d'action de grâce de Jeannette (p. 1225) qui représente la moitié du premier acte et un tiers de toute la pièce. A part quelques lignes en prose à deux reprises dans le deuxième acte, et une page et demie d'alexandrins dans le troisième acte, le vers libre est la forme d'expression jusqu'à la fin. Les alexandrins du troisième acte sont empruntés au cinquième acte de la première partie de "Domrémy" dans la Jeanne d'Arc de 1897, et expriment l'exaltation de Jeanne le soir du jour où elle entendit ses voix.

Le poème Châteaux de Loire est très court: simplement six quatrains d'alexandrins.

Quand on lit Le Mystère de la charité et Le Mystère de la vocation, on s'étonne parfois de rencontrer, dans un passage en vers libre, un quatrain d'alexandrins, parfois seulement deux alexandrins. Ils traitent toujours d'un sujet élevé; ils sont toujours émouvants, mais on pourrait en dire autant des vers libres qui les précèdent et qui les suivent. On a l'impression d'une envolée du rythme, mais on est tout de même surpris ... jusqu'au moment où l'on se rappelle que l'origine des deux Mystères étudiés ici est le début de la Jeanne d'Arc. On a vu que, dans ce drame, les méditations et les prières étaient en alexandrins. Quand, dans les Mystères, on rencontre

quelques alexandrins, il est facile d'en trouver la source: dans la plupart des cas ils sont empruntés textuellement à la Jeanne d'Arc, et en comparant l'oeuvre de 1897 et celle de 1910, on voit facilement premièrement, combien Péguy ajouta à la Jeanne d'Arc quand il reprit la plume sur le même sujet quelque douze ans plus tard, et deuxièmement, le passage de l'alexandrin au vers libre. Utilisons comme exemple la méditation sur la Passion qui est le passage le plus célèbre du Mystère de la charité. Cette méditation de cinquante-six pages est basée sur une seule page de la Jeanne d'Arc: la page 39 dans le deuxième acte de la première partie de "Domrémy," commençant par: "Taisez-vous, ma soeur: vous avez blasphémé" jusqu'à: "Et par pitié du Père il eut sa mort humaine."

On retrouve les six quatrains d'alexandrins et le dernier vers, détaché des autres, qui suivent le premier vers de onze syllabes, aux pages suivantes du Mystère de la charité: 432-433, 485, 486 et 488.

Le mot "clameur" du premier quatrain introduit la méditation sur la Passion: "Clameur qui sonna faux comme un divin blasphème" (p. 433). On le retrouve six pages plus loin, enchaînant les pensées: "Clameur qui sonne encore en toute humanité" (p. 439), et tout à la fin de la méditation: "Clameur dont chancela Marie encor debout" (p. 488).

Retraçons maintenant dans le Mystère l'usage des vers du deuxième quatrain de la page 39 de la Jeanne d'Arc: les deux premiers vers apparaissent au milieu du texte en vers libre, page 486:

Car il avait connu que le damné suprême
 Jetait l'argent du sang qu'il s'était fait payer
 Le prix du sang, les trente deniers dans la monnaie de
 ce pays-là;

On voit comment les mots "l'argent du sang" entraînent la méditation en vers libre de la troisième ligne; cette méditation se poursuit pendant deux pages, et les deux autres vers du quatrain original sont alors retrouvés, séparés par un autre vers:

Que se pendait là-bas l'abandonné suprême,
 Quelque part, sous un figuier de ce pays-là.
 Et que l'argent serait pour le champ du potier.
 (p. 488)

Maintenant, pour mieux illustrer le passage de l'alexandrin au vers libre, comparons un quatrain de la page 45 de la Jeanne d'Arc et son équivalent dans la longue prière de louanges de Jeanne dans Le Mystère de la vocation:

Voilà ce qu'il nous faut: c'est un chef de bataille
 Qui fasse le matin sa prière à genoux
 Comme eux, avant d'aller frapper dans la bataille
 Aux Anglais outrageux. Mon Dieu, donnez-le nous.
 (p. 45)

On retrouve à la page 1232:

Voilà ce qu'il nous faut: c'est un chef de bataille
 Qui fasse le matin sa prière à genoux
 Comme eux,
 Comme tout le monde, comme un bon chrétien,
 Comme eux, avant d'aller frapper dans la bataille
 Aux Anglais outrageux, Mon Dieu, donnez-le nous.

Ces quelques vers sont suivis de plusieurs vers libres avant que le quatrain suivant de la page 45 de la Jeanne d'Arc soit utilisé.

Si on lit Péguy à haute voix, on se rend compte que la différence essentielle entre sa prose, ses vers libres et ses alexandrins est une question de rythme. Peut-on trouver d'autres différences, ou bien des ressemblances, entre sa prose et ses vers?

Comme dans la prose, il y a beaucoup de répétitions dans les vers de Péguy. Celle qui est la plus connue est sans doute la multiple répétition de: "Elle pleurait" au sujet de Marie dans la méditation sur la Passion du Mystère de la charité. De la page 451 à la page 467 on trouve cette expression à toutes les pages sauf quatre-- et en général plusieurs fois à chaque page. C'est une sorte de triste refrain poétique qui unit intimement Marie à la Passion de son fils. Il y a d'autres détails sur Marie, mais ils sont tous liés à ces pleurs, encadrés par ces pleurs. Vers la fin du passage, utilisant l'expression: "Elle fondait en larmes" pour ajouter à l'intensité de "Elle pleurait," Péguy arrive à faire une exaltation de Marie. Il y a d'abord, à la page 446:

Elle pleurait. Elle pleurait. Elle fondait.
Elle fondait en larmes,

puis à la page suivante:

Elle pleurait. Elle fondait. Son coeur se fondait.
Son corps se fondait.
Elle fondait de bonté.
De charité

suivi par la conclusion, page 468:

Mais aujourd'hui elle devenait la Reine de Miséricorde
Comme elle sera dans les siècles des siècles.

Il y a beaucoup d'exemples de répétition dans la poésie de Péguy. On remarque davantage l'emploi de la répétition dans les vers que dans la prose parce qu'elle se produit en général au début des lignes. Dans les prières, elle donne l'impression d'une litanie; par exemple quand, dans Le Mystère de la vocation, Jeanne prie pour la conversion du monde entier, on lit:

Que toute chrétienté se fleurisse de grâce.
Que toute chrétienté se fleurisse de votre grâce.
Que toute chrétienté fleurisse et fructifie de votre grâce.
Que toute chrétienté se couronne de grâce.

Que toute humanité se fasse chrétienté.
Que la chrétienté croisse au coeur d'humanité.
Que toute chrétienté croisse en humanité.
Que cette chrétienté se fasse humanité.(p. 1243

C'est sans doute à cause de l'effet spécial de la répétition dans la poésie que Péguy change de la prose au vers libre dans plusieurs passages spéciaux du Mystère de la vocation; par exemple, quand Madame Gervaise loue les vertus et la fraîcheur d'âme associées à l'âge de douze ans, une partie du passage en vers lit comme suit:

Heureuse une foi de douze ans.
Heureuse une espérance de douze ans.
Heureuse une charité de douze ans.

Heureuse et bénie, bénie et gracieuse une foi de douze ans.
De l'âge de douze ans.
Heureuse et bénie, bénie et gracieuse une espérance de douze ans.
De l'âge de douze ans.

Heureuse et bénie, bénie et gracieuse une charité de douze ans.

De l'âge de douze ans. (p. 1206)

Ailleurs, Péguy se sert de la répétition pour produire d'autres effets; par exemple, la répétition de la phrase négative: "Il n'avait pas crié ... " (p. 441) prépare le lecteur d'une façon intense à la réponse positive à la question: "Alors, pourquoi cria-t-il" de la même page.

Un peu plus loin, Péguy se sert de la répétition de: "Jusqu'au jour où il avait commencé sa mission" (pp. 449-451) pour établir un contraste net entre la vie privée de Jésus et sa vie publique.

Dans les vers libres comme dans la prose, Péguy laisse parfois un espace blanc pour encadrer une ligne ou deux et ainsi les faire ressortir.

Comme dans la prose aussi, on remarque beaucoup de points qui ne correspondent pas à la ponctuation normale.

Le vocabulaire est à peu près le même dans les vers que dans la prose: un vocabulaire simple, précis, qui cherche le mot juste, qui trouve le mot juste:

Un jeune homme posé.

Un jeune homme tranquille.

Un jeune homme rangé.

Commode à gouverner.

Et qui rendait à César ce qui est à César.

(p. 450)

Il y a beaucoup de détails concrets, empruntés à la vie de tous les jours; par exemple, dans Le Mystère de la

charité, quand Jésus se rappelle son enfance:

Les langes sur la paille attendaient la lessive;
Un autre jeu de langes était prêt pour le change.
(p. 437)

Un peu plus loin, quand il est question du prêt du sépulcre
par Joseph d'Arimathée:

On peut se prêter beaucoup de choses dans l'existence.
Entre soi.
Dans son ménage.
On peut se prêter son âne pour aller au marché.
On peut se prêter son baquet pour faire la lessive.
Et son battoir.
On peut se prêter sa casserole.
Et son chaudron.
Et sa marmite pour faire bouillir la soupe.
(p. 443)

Ailleurs, on trouve les détails de l'atelier de Nazareth:

Il voyait. Il revoyait aussi l'établi et le rabot.
L'établi. Le billot pour appuyer le morceau de bois que
l'on fend.
La scie et la varlope.
Les beaux vrillons, les beaux copeaux de bois.
La bonne odeur du bois frais.
Fraîchement coupé.
(p. 447)

Comme dans la prose, les métaphores et les comparaisons
sont rares. La plupart ont leur source dans l'humble vie
quotidienne ou dans la nature: quand, dans Le Mystère de
la vocation, Jeanne rêve du jour glorieux amené par la
paix sur la terre, qu'elle imagine le peuple humain entier
disant le "Notre Père," elle dit:

Un vin nouveau jaillira de ces vieilles paroles.
(p. 1235)

Quand elle rêve d'une croisade qui rendrait la Terre Sainte
aux chrétiens, elle s'exclame: "Mon Dieu, nous vous
rendrons l'empreinte de vos pieds" (p. 1241). Et quand

elle aspire au règne universel de la foi chrétienne, elle prie:

Qu'elle pousse en dedans comme le coeur d'un chêne.
 Quelle croisse en dedans.
 Que toute humanité se couronne de chrétienté.
 Des fleurs et du feuillage de votre chrétienté.
 (p. 1243)

Dans Le Mystère de la charité, quand la mort s'approche pour le Christ, Péguy s'exprime ainsi:

Comme un voyageur las au soir de son voyage,
 Il voyait la maison.
 Et comme un moissonneur au soir de sa journée,
 Aux deux mains de son père il versait son salaire;

 Comme un pauvre journalier qui travaille dans les fermes.
 Comme un pauvre ouvrier qui se dépêche de travailler.
 (pp. 433-434)

Péguy peint un Christ humain, humble, comme les petites gens qu'il aime. Quand, rarement, il veut exprimer sa majesté, il choisit une métaphore appropriée: "Il était le dauphin qui montait vers le roi" (p. 436). Mais il retourne aussitôt au vocabulaire simple et humble de la vie quotidienne.

Il en est de même quand il s'agit de Jeanne d'Arc. Dans Châteaux de Loire, il compare son souvenir à un château plus beau que tous les autres. On admire la beauté solennelle de ces vers:

La moulure est plus fine et l'arceau plus léger.
 La dentelle de pierre est plus dure et plus grave.
 (p. 833)

Mais dans le quatrain suivant, peut-on rêver d'une évocation plus simple que celle-ci: "Une enfant qui menait son cheval vers le fleuve" (p. 833).

De même que Péguy peint un Christ très humain, il peint sa mère très humaine. De la page 455 à la page 476 du Mystère de la charité, il en relève à plusieurs reprises les pensées, au style indirect libre. Ce sont les pensées ordinaires d'une simple mère de famille. A deux reprises il introduit le mot "madame" dans ces pensées, comme si elle s'adressait à une de ses voisines:

Petits enfants, petits tourments. Grands enfants, grands tourments.
 On a quelquefois bien de la peine, madame, avec les enfants.
 On ne pourrait pas dire qu'elle avait joui de son garçon.
 Elle qui s'en était tant promis.

(p. 472)

Le vocabulaire simple, précis, le mot juste contribuent beaucoup à rendre chaque personnage extrêmement réel, et constituent un des éléments de la poésie de Péguy. Mais le rythme est aussi important. Le vers libre permet tellement de possibilités de rythme! Il y a le rythme pantelant du Christ qui a soif:

Sa gorge qui lui faisait mal.
 Qui lui cuisait.
 Qui lui brûlait.
 Qui lui déchirait.
 Sa gorge sèche et qui avait soif.
 Son gosier sec.

(p. 440)

Ces vers très courts rendent très bien aussi l'impression de délire causé par la douleur immense d'un coeur de mère:

Elle croyait qu'il y avait trois jours.
 Au moins.
 Et même plus.
 Beaucoup plus.

Des jours et des jours.
 Et des années.
 Il lui semblait qu'il y avait presque toujours.
 Pour ainsi dire toujours.

(p. 568)

Les vers plus longs servent à évoquer la suite d'années de la vie humaine du Christ dans Le Mystère de la charité, ou bien à rêver les rêves de Jeanne pour un monde où régneraient la foi, la paix et l'unité dans Le Mystère de la vocation.

Et puis il y a des changements rapides de style, comme à la page 446 du Mystère de la charité où le passé est évoqué par quelques lignes en prose, suivies d'un quatrain de vers libres qui évoquent le présent, suivis d'un tercet d'alexandrins qui évoquent l'éternité, suivis de trois vers, un long, les deux autres très courts, qui expriment la situation unique du Christ. Les blancs entre les différentes sections ajoutent à l'effet de contraste poétique:

Un berceau lointain, une crèche dans une étable; sous
 le chœur des chansons; sous le chœur des anges; sous
 les ailes calmes mais frissonnantes, mais palpitantes
 des anges.

Il mesura plus qu'eux la grandeur de la peine;
 Ils ne la mesuraient que d'un regard humain;
 Même le damné, même le larron qui venait de se perdre;
 Ils n'étaient devant lui que des damnés humains.

De son regard de Dieu joignant l'éternité,
 Il était tout au bout en même temps qu'ici,
 Il était tout au bout en même temps qu'alors.

Il était au milieu et tout ensemble à l'un et l'autre bout.

Lui seul.

De tous.

Il y a également un effet de contraste imposant quand, à deux reprises, la narration du passé qui se déroule dans l'esprit du Christ mourant est interrompue par une adresse directe de l'auteur aux chrétiens pour expliquer pourquoi Jésus avait tant d'ennemis:

Chrétiens, vous savez pourquoi:
C'est qu'il était venu annoncer le règne de Dieu.
(pp. 479 et 482)

On voit donc que le style de Péguy est très original et très varié, et que le vers libre est pour Péguy un instrument souple qui lui permet de varier la forme de l'expression selon le sujet.

CONCLUSION

Il y a des auteurs dont le rôle principal est d'instruire; d'autres de distraire, d'amuser; et il y en a qui inspirent surtout. Dans ses oeuvres poétiques sur Jeanne d'Arc, Péguy est un de ces derniers. Il a le regard fixé haut; il a un idéal qu'il veut faire connaître et qu'il veut défendre. Dans les pages de l'histoire de France il a découvert Jeanne, littéralement animée par un idéal, par un sens de mission, par l'amour de Dieu, de son pays et de toute l'humanité. Au cours de toute la carrière littéraire de Péguy, la Pucelle d'Orléans apparaît régulièrement dans ses oeuvres, sa place devient de plus en plus importante, de plus en plus centrale. Elle représente l'idéal, toujours fidèle à ses aspirations les plus nobles. Comme elle, il s'efforce d'être fidèle à ses propres aspirations pour essayer de rendre le monde meilleur et de sauvegarder les valeurs spirituelles. Tout en racontant l'histoire de Jeanne, il découvre de plus en plus la réalité de ces valeurs, et il approfondit sa foi et ses aspirations. Il s'efforce de rendre réelle au lecteur l'union mystique du divin et de l'humain dans le Christ, Marie et Jeanne d'Arc, insistant sur leur caractère humain, les rendant presque palpables grâce à des détails concrets

de leurs vies de tous les jours, exprimés par le mot exact, le mot juste; et puis montrant la main de Dieu dans leurs vies, entraînant le lecteur vers les hauteurs spirituelles, vers les grandeurs de l'histoire de l'humanité, en lui racontant l'histoire d'une âme française, d'une petite paysanne sainte, de Jeanne de Domrémy. Il sait bien exprimer et l'humanité et la grandeur de Jeanne: "Cette enfant fait une commission de Dieu."¹⁸ La foi pleine de candeur de Péguy résonne dans cette phrase toute simple qui résume "cette vie de Jeanne d'Arc qui est la plus belle de toutes et la plus grande et la plus haute et la plus pure ..."¹⁹ Il semble exiger de tous que l'on croie à l'histoire de cette vie tout comme il y croit. Il n'accepte pas que l'on doute du beau, du sublime, du divin quand tout cela est renfermé dans une page de l'histoire. Il se montre très dur envers ceux qui ne partagent pas son point de vue, qui osent douter, questionner, altérer. Il s'arme d'une fureur sérieuse pour les combattre, et parfois, dans l'ardeur de la polémique, il se montre injuste et incohérent. Il est convaincu que chez les riches, les puissants, les richesses matérielles et l'excès de pouvoir ont étouffé la réalité du surnaturel. Il veut être la voix qui s'élève pour mettre les choses au point.

¹⁸ Charles Péguy, Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne, dans Oeuvres en prose, p. 1464.

¹⁹ Ibid., p. 1432.

Il croit avoir une mission et il veut l'accomplir. Il veut convaincre qu'il a raison. Peu lui importent les blessures, les écueils et les difficultés.

Il donne toujours une grande impression de sincérité, de profondeur spirituelle, de respect pour le sacré. En lisant les prières et les méditations de Jeannette et de Madame Gervaise, on devient convaincu de la communion qui existe entre l'âme de l'auteur et celle de Jeanne. En racontant l'histoire de la jeune Lorraine, Péguy devient un apôtre de la chrétienté au vingtième siècle.

Son style est très bien adapté à sa pensée: il y a l'expression juste, le mot précis qui conviennent au réel, à l'histoire, à la vérité. Mais souvent un mot, une expression ne suffisent pas pour exprimer le réel; alors il y a plusieurs mots, plusieurs expressions qui se soutiennent, se complètent, s'enrichissent mutuellement, et cela sans effet de lourdeur. Car la phrase se développe au rythme de la pensée. Elle donne le temps de réfléchir. Elle force à réfléchir. Quelquefois il y a un espace blanc avant que, avec la pensée, la phrase reprenne. Il y a parfois un seul mot entre deux points, parfois un paragraphe de quelques mots. Le lecteur ne peut se hâter à la lecture. Il épouse le rythme de la pensée de l'auteur.

Il se dégage une impression générale de simplicité, de sincérité, d'honnêteté, mais pas de monotonie. On

rencontre de temps en temps une métaphore, une comparaison intéressante, une personnification, un assemblage original de mots, une expression du langage populaire, ou bien un mot plus rare dont le sens exact est nécessaire ici ou là. On a l'impression du bien dit, sans excès de rhétorique.

Péguy polémiste réfute phrase par phrase, mot par mot. Il organise ses pensées, se bat avec vigueur, très sûr des opinions qu'il défend. Il combat sans merci, sans crainte des conséquences. Parfois il semble même chercher l'adversaire. Il est pointilleux dans les arguments comme dans le choix des mots. Il apparaît tantôt insensible et tantôt touché au plus profond de l'être, toujours très confiant en son jugement et en son talent d'écrivain.

Dans un monde où les valeurs matérielles sont si importantes, si estimées par la majorité des humains, dans ce vingtième siècle où l'homme semble enivré de son pouvoir, il y a Péguy qui réaffirme la réalité et la priorité du spirituel et du surnaturel, Péguy méprisant la richesse, ennemi du snobisme intellectuel, compagnon éloquent des petites gens de tous temps, de ceux qui sont les favoris de Dieu, de ce peuple dont le plus beau modèle fut Jeanne d'Arc.

BIBLIOGRAPHIE

- Péguy, Charles. Lettres et entretiens. Edited by Marcel Péguy. 2 vols. Paris: Editions de Paris, 1954.
- Péguy, Charles. Oeuvres en prose 1909-1914. Bibliothèque de la Pléiade. Paris: Gallimard, 1961.
- Péguy, Charles. Oeuvres poétiques complètes. Bibliothèque de la Pléiade. Paris: Gallimard, 1957.
- Péguy, Marcel. Le destin de Charles Péguy. Paris: Librairie Académique Perrin, 1946.
- Rolland, Romain. Péguy. 2 vols. Buenos Aires: Viau-Feugère, 1946.
- Schmitt, Hans. Charles Péguy, the Decline of an Idealist. Baton Rouge: Louisiana State University Press, 1967.
- Tharaud, Jérôme et Jean. Notre cher Péguy. 2 vols. Paris: Plon, 1926.
- Van Itterbeek, Eugène. Socialisme et poésie chez Péguy de la "Jeanne d'Arc" à l'affaire Dreyfus. Paris: Cahiers de l'Amitié Charles Péguy, 1966.